



The Project Gutenberg EBook of Les Rythmes souverains, by  
Émile Verhaeren

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost  
and with  
almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give  
it away or  
re-use it under the terms of the Project Gutenberg License  
included  
with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org)

Title: Les Rythmes souverains

Author: Émile Verhaeren

Release Date: March 6, 2011 [EBook #35498]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LES RYTHMES  
SOVERAINS \*\*\*

Produced by Marc D'Hooghe at <http://www.freeliterature.org>

**ÉMILE VERHAEREN**

**LES RYTHMES  
SOUVERAINS**

**—POÈMES—**

*QUATRIÈME ÉDITION*

**PARIS**

**MERCURE DE FRANCE**

**MCMX**

---

[Table](#)

---

***DU MÊME AUTEUR***

## Poésie

POÈMES

POÈMES, nouvelle série

POÈMES, iii<sup>e</sup> série

LES FORCES TUMULTUEUSES

LES VILLES TENTACULAIRES, précédées des CAMPAGNES

HALLUCINÉES

LA MULTIPLE SPLENDEUR

LES HEURES CLAIRES, Suivies des HEURES D'APRES-MIDI.

LES VISAGES DE LA VIE, Suivis des DOUZE MOIS

ALMANACH (chez Dietrich, à Bruxelles)

PETITES LÉGENDES (chez Deman, à Bruxelles)

TOUTE LA FLANDRE (chez Deman, à Bruxelles)

## Théâtre

LES AUBES, drame lyrique en actes (chez Deman, à Bruxelles)

DEUX DRAMES (*Philippe II.—Le Cloître*)

---

À

ANDRÉ GIDE

---

LE PARADIS

# I

Des buissons lumineux fusaiement comme des  
gerbes;

Mille insectes, tels des prismes, vibraient  
dans l'air;

Le vent jouait avec l'ombre des lilas clairs,  
Sur le tissu des eaux et les nappes de  
l'herbe.

Un lion se couchait sous des branches en  
fleurs;

Le daim flexible errait là-bas, près des  
panthères;

Et les paons déployaient des faisceaux de  
leurs

Parmi les phlox en feu et les lys de lumière.

Dieu seul régnait sur terre et seul régnait  
aux cieux.

Adam vivait, captif en des chaînes divines;

Eve écoutait le chant menu des sources  
fines,

Le sourire du monde habitait ses beaux  
yeux;

Un archange tranquille et pur veillait sur elle

Et, chaque soir, quand se dardaient, là-haut,  
les ors,  
Pour que la nuit fût douce au repos de son  
corps,  
L'archange endormait Eve au creux de sa  
grande aile.

Avec de la rosée au vallon de ses seins,  
Elle se réveillait, candidement, dans l'aube;  
Et l'archange séchait aux clartés de sa robe  
Les longs cheveux dont Eve avait empli sa  
main.

L'ombre se déliait de l'étreinte des roses  
Qui sommeillaient encore et s'inclinaient là-  
bas;

Et le couple montait vers les apothéoses  
Que le jardin sacré dressait devant ses pas.  
Comme hier, comme toujours, les bêtes  
familières

Avec le frais soleil dormaient sur les gazons;  
Les insectes brillaient à la pointe des  
pierres

Et les paons lumineux rouaient aux horizons;  
Les tigres clairs, auprès des fleurs simples  
et douces,

Sans les blesser jamais, posaient leurs  
mufles roux;

Et les bonds des chevreuils, dans l'herbe et

sur la mousse,  
S'entremêlaient sous le regard des lions  
doux;  
Rien n'avait dérangé les splendeurs de la  
veille:  
C'était le même rythme unique et glorieux,  
Le même ordre lucide et la même merveille  
Et la même présence immuable de Dieu.

## II

Pourtant, après des ans et puis des ans, un  
jour,  
Eve sentit son âme impatiente et lasse  
D'être à jamais la fleur sans sève et sans  
amour  
D'un torride bonheur, monotone et tenace;  
Aux cieus; planait encor l'orageuse menace  
Quand le désir lui vint d'en éprouver l'éclair.  
Un large et doux frisson glissa dès lors sur  
elle  
Et, pour le ressentir jusqu'au fond de sa  
chair,  
Eve, contre son cœur, serrait ses deux  
mains frêles.

L'archange, avec angoisse, interrogeait, la nuit,  
Le brusque et violent réveil de la dormeuse  
Et les gestes épars de son étrange ennui,  
Mais Eve demeurait close et silencieuse.  
Il consultait en vain les fleurs et les oiseaux  
Qui vivaient avec elle au bord des sources nues,  
Et le miroir fidèle et souterrain des eaux  
D'où peut-être sourdait sa pensée inconnue.  
Un soir, qu'il se penchait, avec des doigts pieux,  
Doucement, lentement, pour lui fermer les yeux,  
Eve bondit soudain hors de son aile immense.  
Oh! l'heureuse, subite et féconde démente,  
Que l'ange, avec son cœur trop pur, ne comprit pas.  
Elle était loin qu'il lui tendait encor les bras  
Tandis qu'elle levait déjà son corps sans voiles  
Eperdûment, là-bas, vers des brasiers d'étoiles.

Adam la vit ainsi et tout son cœur trembla.

Jadis, quand, au soir descendant, ses  
courses

De marcheur solitaire erraient par là,  
Joueuse, il l'avait vue au bord des  
sources

Vouloir, en ses deux mains, saisir  
Les bulles d'eau fugaces

Que les sables du fond lançaient vers la  
surface;

Il l'avait vue encor ardente au seul plaisir  
De ployer vers le sol, avec des doigts  
agiles.

Les brins d'herbe légers  
Et d'y regarder luire et tout à coup bouger  
Les insectes fragiles;  
Eve n'était alors qu'un bel enfant distrait  
Quand lui, l'homme, cherchait déjà  
quelqu'autre vie

Non asservie  
Là-bas, au loin, parmi les monts et les  
forêts.

Eve voulait aimer, Adam voulait connaître;  
Et de la voir ainsi, vers l'ombre et la  
splendeur,  
Tendue, il devina soudain quel nouvel être

Eve, à son tour, sentait naître et battre en son cœur.

Il s'approcha, ardent et gauche, avec la crainte  
D'effaroucher ces yeux dans leur songe perdus;  
Des grappes de parfums tombaient des térébinthes  
Et le sol était chaud de parfums répandus.

Il hésitait et s'attardait quand la belle Eve,  
Avec un geste fier, s'empara de ses mains,  
Les baisa longuement, lentement, comme en rêve,  
Et doucement glissa leur douceur sur ses seins.

Jusqu'au fond de sa chair s'étendit leur brûlure.  
Sa bouche avait trouvé la bouche où s'embraser.  
Et ses doigts épandaient sa grande chevelure  
Sur la nombreuse ardeur de leurs premiers baisers.

Ils s'étaient tous les deux couchés près des fontaines  
Où comme seuls témoins ne luisaient que leurs yeux.  
Adam sentait sa force inconnue et soudaine  
Croître, sous un émoi brusque et délicieux.

Le corps d'Eve cachait de profondes retraites  
Douce comme la mousse au vent tiède du jour;  
Et les gazons foulés et les gerbes défaites  
Se laissaient écraser sous leur mouvant amour.

Et quand le spasme enfin sauta de leur poitrine  
Et les retint broyés entre leurs bras raidis,  
Toute la grande nuit amoureuse et féline  
Fit plus douce sa brise au cœur du paradis.

Soudain  
Un nuage d'abord lointain,

Mais dont se déchaînait le tournoyant vertige  
Au point de n'être plus que terreur et prodige,

Bondit de l'horizon au travers de la nuit.

Adam releva Eve et serra contre lui

Le pâle et doux effroi de sa chair  
frissonnante.

Le nuage approchait, livide et sulfureux,

Il était débordant de menaces tonnantes

Et tout à coup, au ras du sol, devant leurs  
yeux,

A l'endroit même où les herbes  
sauvages

Etaient chaudes encor

D'avoir été la couche où s'aimèrent leurs  
corps,

Toute la rage

Du formidable et ténébreux nuage

Mordit.

Et dans l'ombre la voix du Seigneur  
s'entendit.

Des feux sortaient des fleurs et des  
buissons nocturnes;

Au détour des sentiers profonds et  
taciturnes,

L'épée entre leurs mains, les anges  
flamboyèrent;

On entendait rugir des lions vers les astres;  
Des cris d'aigle hélaient la mort et ses  
désastres;  
Tous les palmiers géants, au bord des lacs,  
ployaient  
Sous le même vent dur de colère et de  
haine,  
Qui s'acharnait sur Eve et sur Adam, là-bas,  
Et dans l'immense nuit précipitait leurs pas  
Vers les mondes nouveaux de la ferveur  
humaine.

L'ordre divin et primitif n'existait plus.  
Tout un autre univers se dégagait de  
l'ombre  
Où des rythmes nouveaux encore irrésolus  
Entremêlaient leur force et leurs ondes sans  
nombre.  
Vous les sentiez courir en vous, grands bois  
vermeils,  
Tumultueux de vent ou calmes de rosée,  
Et toi, montagne, et vous, neiges  
cristallisées,  
Là-haut, en des palais de gel et de soleil  
Et toi, sol bienveillant aux fruits, aux fleurs,  
aux graines,  
Et toi, clarté chantante et douce des  
fontaines,

Et vous, minéraux froids, subtils et  
ténébreux,  
Et vous, astres mêlés au tournoiement des  
cieux,  
Et toi, fleuve jeté aux flots océaniques,  
Et toi, le temps, et vous, l'espace et l'infini,  
Et vous enfin, cerveaux d'Eve et d'Adam,  
unis  
Pour la vie innombrable et pour la mort  
unique.

L'homme sentit bientôt comme un multiple  
aimant  
Solliciter sa force et la mêler aux choses;  
Il devinait les buts, il soupçonnait les causes  
Et les mots s'exaltaient sur ses lèvres  
d'amant;  
Son cœur naïf, sans le vouloir, aima la terre  
Et l'eau obéissante et l'arbre autoritaire  
Et les feux jaillissants des cailloux  
fracassés.  
Les fruits tentaient sa bouche avec leurs ors  
placides  
Et les raisins broyés des grappes  
translucides  
Illuminaient sa soif avant de l'apaiser.  
Et la chasse et la lutte et les bêtes hurlantes  
Eveillèrent l'adresse endormie en ses

mains,  
Et l'orgueil le dota de forces violentes  
Pour que lui-même, un jour, bâtit seul son  
destin.

Et la femme, plus belle encor depuis que  
l'homme  
Avait ému sa chair du frisson merveilleux,  
Vivait dans les bois d'or baignés d'aube et  
d'arômes  
Avec tout l'avenir dans les pleurs de ses  
yeux.

C'est en elle que s'éveilla la première âme  
Fait de force douce et de trouble inconnu,  
A l'heure où tout son cœur se répandait en  
flammes  
Sur le germe d'enfant que serrait son flanc  
nu.

Le soir, lorsque le jour dans la gloire  
s'achève  
Et que luisent les pieds des troncs dans les  
forêts,  
Elle étendait son corps déjà plein de son  
rêve  
Sur les pentes des rocs que le couchant  
dorait;  
Ses beaux seins soulevés faisaient deux  
ombres rondes

Sur sa peau frémissante et claire ainsi que  
l'eau,  
Et le soleil frôlant toute sa chair féconde  
Semblait mûrir ainsi tout le monde nouveau.  
Elle songeait, vaillante et grave, ardente et  
lente,  
Au sort humain multiplié par son amour,  
A la volonté belle, énorme et violente  
Qui dompterait la terre et ses forces un jour.  
Vous lui apparaissiez, vous, les douleurs  
sacrées,  
Et vous, les désespoirs, et vous, les maux  
profonds,  
Et d'avance la grande Eve transfigurée  
Prit vos mains en ses mains et vous baisa le  
front;  
Mais vous aussi, grandeur, folie, audace  
humaines,  
Vous exaltiez son cœur pour en chasser le  
deuil,  
Et vos transports naissants et vos ardeurs  
soudaines  
Lui prédirent quels bonds soulèveraient  
l'orgueil;  
Elle espérait en vous, recherches et  
pensées,  
Acharnement de vivre et de vouloir le mieux  
Dans la peine vaillante et la joie angoissée,  
Si bien que, s'en allant un soir sous le ciel

bleu,  
Libre et belle, par un chemin de mousses  
vertes,  
Elle aperçut le seuil du paradis, là-bas:  
L'ange était accueillant, la porte était  
ouverte;  
Mais, détournant la tête, elle n'y rentra pas.

---

## **HERCULE**

Que faire désormais pour se grandir  
encore?

Hélas! depuis quels temps  
Avait-il fatigué les soirs et les aurores.

Hélas! depuis quels temps,  
Depuis quels temps de tumulte et d'effroi  
Avait-il fatigué les marais et les bois,

Les monts silencieux et les grèves sonores  
Du bruit terrible et persistant  
De ses exploits?

Bien que son cœur brûlât comme autrefois  
son torse,  
Parfois il lui semblait que s'éteignait sa  
force;  
Tant de héros plus prompts et plus jeunes  
que lui  
Avaient de leurs travaux illuminé la nuit.

Et jour à jour, ses pas sonnaient plus  
solitaires  
Même en retentissant jusqu'au bout de la  
terre.

Lentement le soleil vers le Zénith monta,  
Et, depuis cet instant jusques au crépuscule,  
L'Œta  
Put voir, marcher et s'arrêter sans but,  
Hercule.

Il hésitait  
Devant les routes,  
Allait et revenait et s'emportait  
Pour tout à coup se recueillir comme aux

écoutes;  
Son esprit s'embrouillait à voir trop de  
chemins

    Trouer les bois, couper les plaines;  
La colère mauvaise enflamma son haleine,  
L'impatience entra dans ses doigts et ses  
mains,  
Et, brusquement, courant vers la forêt  
prochaine,  
Avec des rauquements sauvages dans la  
voix,

    Il renversa comme autrefois  
    Les chênes.

Son geste fut si prompt qu'il ne le comprit  
pas.

Mais quand sa rage, enfin calmée et  
assouvie,  
Lui permit de revoir en un éclair sa vie  
Et sa terrible enfance et ses puissants  
ébats,  
Alors qu'il arrachait, par simple jeu, des  
arbres,  
Ses bras devinrent lourds comme des bras  
de marbre

    Tandis qu'il lui semblait  
Entendre autour de lui mille rires bruire  
Et les échos cruels et saccadés lui dire

Qu'il se recommençait.

Une sueur de honte inonda son front blême  
Et le désir lui vint de s'outrager soi-même  
En s'entêtant,  
Stupidement,  
Comme un enfant,  
Dans sa folie;

Et devant le soleil dont la gloire accomplie  
De cime en cime, à cette heure, se retirait,  
On vit le large Hercule envahir les forêts,  
En saccager le sol, en arracher les chênes  
Et les rouler et les jeter du haut des monts  
Dans un fracas confus et de heurts et de  
bonds

Jusques aux plaines.

L'amas des arbres morts emplit tout le  
vallon;  
Hercule en regardait les fûts saignants et  
sombres  
Faire à leur tour comme une montagne dans  
l'ombre,  
Et les oiseaux dont il avait broyé les nids  
Voler éperdûment en criant dans la nuit.

L'heure de cendre et d'or où l'immensité  
noire

Allume au firmament ses astres et ses  
gloires

Survint tranquillement

Sans que sa large paix calmât l'esprit  
dément

Et les rages d'Hercule;

Ses yeux restaient hagards et ses pas  
sommambules.

Soudain il jaloussa le ciel et ses flambeaux;  
L'extravagance folle entra dans sa pensée,  
Si bien qu'il s'arrêta à cette œuvre insensée  
D'allumer troncs, écorce, aubier, feuilles,  
rameaux  
Dont l'énorme splendeur trouant la nuit  
stellaire

Irait dire là-haut

Qu'Hercule avait créé un astre sur la terre.

Rapidement

Sur l'innombrable entassement

Comme un vol sur la mer d'écumes et de  
lames

Passent les flammes;

Une lourde fumée enfle ses noirs remous;

Et les mousses et les écorces  
Et l'emmêlement noir des brindilles retorses  
Craquent ici, là-bas, plus loin, partout.  
Le feu monte, grandit, se déchevèle, ondule,  
Rugit et se propage et s'étire si fort  
Qu'il frôle, avec ses langues d'or,  
Hercule.

Le héros se raidit, sentant sa chair brûler.  
Il se vainc, se retrouve et ne veut reculer;  
Même pour étouffer la bête dans son antre,  
Comme au temps qu'il était l'âpre justicier,  
Il s'enfonce dans le brasier  
Jusques au centre.

Son cœur est ferme et clair et ses pas sont  
légers;  
D'un bond, il est là-haut et domine les  
flammes.  
Il est rapide et fort: il confronte son âme  
Avec le plus urgent et le plus fol danger  
Et tandis que les feux battent à grands  
coups d'aile

Autour de son torse velu  
Lui, le héros, comprend qu'il ne lui reste  
plus,  
Pour entreprendre enfin une lutte nouvelle,  
Qu'à conquérir sur un bûcher brasillant d'or  
Sa mort.

Et sa voix chante:

«Vent rapide, nuit étoilée, ombre penchante,  
Moment qui vole et fuit, heure qui va venir,  
Souvenez-vous, attardez-vous,  
Hercule est là qui vous célèbre et va mourir.

La gloire autour de moi vibra comme  
enflammée:

J'ai, dans mon sang, le sang du Lion de  
Némée;

L'Hydre, fléau d'Argos que Typhon  
engendra,

A laissé sa souplesse et sa rage en mes  
bras;

Je cours de plaine en grève à larges pas  
sonores

Ayant rythmé mes sauts sur les bonds des  
centaures;

J'ai déplacé des monts et changé les  
contours

Que les fleuves d'Ellis traçaient avec leur  
cours;

A coups de front buté contre sa large tête

Un taureau recula devant ma force, en  
Crète;

Stymphale a vu ma flèche ensanglanter ses  
eaux

Du trépas noir et monstrueux de ses

oiseaux;  
J'ai ramené vivant du fond des forêts  
mornes  
Le cerf dont l'or et dont l'airain formaient les  
cornes;  
Pour lui voler ses bœufs et tuer Géryon  
J'ai battu les pays jusqu'au Septentrion;  
J'assujettis sous les coups sourds de mon  
poing raide  
Les chevaux carnassiers du sombre  
Diomède;  
Pendant qu'Atlas s'en fut voler les fruits  
divins  
Le monde entier, sans les ployer, chargea  
mes reins,  
Ceinture ardente et plus belle qu'une  
couronne,  
Je t'ai conquise aux flancs guerriers de  
l'Amazone  
Et j'ai forcé Cerbère et ses têtes en feu  
A lever les regards vers l'azur nu des  
Dieux.»

Soudain un bref sursaut de feux rampants et  
blêmes  
Jaillit du bois tassé sous les pieds du héros  
Et le brûla jusqu'en ses os,  
Mais Hercule chantait quand même:

«Je sens mes bras, mes mains, mes  
doigts,

Mon dos compact, mon col musclé  
Encor peuplés

Du rythme fou de mes exploits.

Au long des ans nombreux, ma force  
inassouvie

A si bien dévoré et absorbé la vie

Qu'à cette heure de feu je suis tout ce qui  
est:

Et l'orage des monts et le vent des forêts

Et le rugissement des bêtes dans les  
plaines.

J'ai versé dans mon cœur les passions  
humaines

Comme autant de torrents aux souterrains  
remous.

Joie et deuil, maux et biens, je vous ai  
connus tous.

Iole et Mégara, Déjanire et Omphale,

Mon martyr a fleuri sur vos chairs  
triomphales,

Mais si longue que fut mon errante douleur,

Jamais le sort mortel ne me dompta le  
cœur.

Je souffre en cet instant et chante dans les  
flammes;

L'allégresse bondit au tremplin de mon âme;

Je suis heureux, sauvage, immense et

rayonnant,

Et maintenant,

Grâce à ce brasier d'or qui m'exalte et me tue,

Joyeusement je restitue

Aux bois, aux champs, aux flots, aux montagnes, aux mers,

Ce corps en qui s'écroule un morceau d'univers.»

Le bûcher tout entier brûla jusqu'à l'aurore;  
Des pans de feux tombaient et montaient  
tour à tour,

A l'orient du large Œta grandit le jour

Et le héros chantait toujours,

Chantait encore.

---

**PERSÉE**

O plainte de la terre  
Frappant la nuit, frappant le jour,  
Frappant toujours  
Quelque roc inflexible en un lieu solitaire!  
Cri de douleur poussé tout au bout de la  
mer,  
Là bas, dans l'île où nul vaisseau jamais  
n'accède,  
O l'antique tourment, d'âge en âge souffert,  
O pauvre, et lasse, et triste, et fatale  
Andromède!

Debout,  
En face de l'écueil aux pointes ramassées,  
Avec son front qui brille, avec son cœur qui  
bout,

Voici Persée.  
Le soir se fait. Et le soleil, comme un  
témoin,  
S'attarde, au bord des flots, sous un nuage  
sombre;  
Et le héros s'angoisse, et regarde de loin  
Le geste blanc d'un bras le supplier dans  
l'ombre.

Un ciel aux astres durs s'éclaire peu à peu.

Une lueur grandit les falaises de l'île  
Et rampe sur le sol vers l'ancre phosphoreux,  
Où se tasse le corps écaillé d'un reptile.  
L'eau est tonnerre, et gronde, et roule, et  
creuse, et mord  
Et rejaillit en torrents fous au long des bords;  
Des cailloux carriés flanquent un  
promontoire;  
Des pointes de récifs coupent la vague  
noire;  
Un volcan fume et jette au loin son feu  
d'effroi,  
Tout est stérile, aigu, méchant, caché,  
sournois;  
Qu'apparaisse une barque, et les vents et  
l'orage  
D'un seul éclair la font sombrer en son  
naufage.

Pourtant,  
Pas un instant,  
Malgré la mort hurlante, et partout hérissée,  
Le désespoir n'entra dans l'âme de Persée.  
Le lendemain au jour levant  
Il vit un aigle aborder l'île:  
Son large vol planait et ses ailes tranquilles  
Semblaient bercer là-haut la lumière et le  
vent.

Oh! s'élançer, quitter le sol, gagner les nues!  
Armer ses bras mouvants de forces  
inconnues!

Avec des plumes d'or, partir pour le soleil!  
Crier, ivre de joie, au cœur de l'air vermeil,  
Au-dessus des écueils creusés de vagues  
noires!

Persée était heureux et triomphant déjà  
Quand soudain tournoya  
Du fond de sa mémoire  
La chute et le trépas  
D'Icare.

L'ancre s'ouvrait plus noir que le seuil du  
Tartare  
Où le dragon traînait son corps flasque et  
vitreux.  
Depuis les temps lointains il gardait  
Andromède  
Et quelquefois son souffle envenimé, mais  
tiède,  
Montait vers la splendeur du beau corps  
douloureux.  
Et le héros frémit d'une rage stérile.

En vain rechercha-t-il sur le bord qu'il foulait  
Quelque pointe se dirigeant si près de l'île

Et planant d'assez haut sur ses maigres  
galets,  
Pour que d'un bond immense il pût franchir  
les vagues  
Il ne rencontra rien en ses errances vagues.

Alors,  
Son corps

Lui parut lourd comme une charge:  
Ses pieds nerveux, ses jarrets durs, ses  
cuisses larges  
Son dos, nourri de force et de clarté vêtu,  
Et sa hanche incurvée et sa flexible échine,  
Et les muscles bandés de sa haute poitrine,  
Tout semblait morne et faible, et triste, et  
sans vertu  
O ses membres pesants qui l'accablaient  
lui-même,  
O leur rythme usuel qu'il lui fallait changer,  
Dites, par quel effort ou par quel  
stratagème?

Sauts violents, essors légers,  
Talons frappant le sol à travers la poussière;  
Pieds suspendus, et frémissants, dans la  
lumière,  
Elans de roc en roc, élans de mont en mont,  
Vous nourrissiez la fougue errante de  
Persée

Sans lui donner pourtant, ni le vol, ni les  
bonds

Des aquilons:

Essais pauvres et vains, et travaux inutiles.

Il n'osait plus le soir se rapprocher de l'île;

Il avait honte, hélas! d'être celui

Qui ne réussit point à susciter en lui

L'exploit rapide et nécessaire;

Tout son être vibrait de mouvements  
contraires

Au rythme aérien, qu'il fallait inventer.

Il s'en allait au loin, d'un pas précipité,

Allait et s'en venait, pour s'en aller encore,

et de l'aurore au soir, et du soir à l'aurore,

Ici, là-bas, ailleurs, n'importe où, quelque  
part,

N'ayant pour compagnon furtif que le  
hasard.

Pégase!

Il le surprit, un jour, aux lisières d'un bois,

Foulant une herbe avare et rase.

Le héros fit un cri; puis suspendit sa voix,

Et ne vit rien, sinon, ouvertes au soleil,

Les ailes.

Mais déjà le coursier, frémissant et vermeil,

Dans un tourbillon d'or, d'écume et  
d'étincelles,  
Avait quitté la terre et hennissait là-haut.  
L'approcher, le saisir, le dompter: ô le rêve!  
Et diriger soudain les lumineux sursauts,  
Et les bonds dans le ciel, par-dessus mer et  
grève,  
Jusque dans l'île où seuls abordent les  
oiseaux!

Ce fut un soir, dans un étang, parmi les  
vases,  
Dont le coursier buvait le flot criblé de feux,  
Que Persée aux aguets, d'un poing rude et  
nerveux,

Saisit Pégase.

Le cheval outragé se cabra brusque et droit;  
Sa grande aile d'argent, en un effort  
tragique,  
L'affranchit de la boue épaisse et  
léthargique,  
Et ses reins révoltés rejetèrent leur poids.  
Persée eut beau crispier ses doigts dans la  
crinière  
Et resserrer les flancs dans l'étau des  
genoux,

Aucune entente encor secrète et familière  
N'existait entre lui et le grand cheval roux.  
Il chut, mais ressurgit soudain, des longues  
herbes  
Et des souples roseaux au vent du soir  
bougeant,  
Le front intact et franc, le corps ferme et  
superbe,  
Et s'en alla, droit devant lui, mais en  
songeant  
Qu'il lui faudrait d'abord étudier la force  
Que le hasard avait mise sur son chemin,  
En assouplir la fougue érigée et retorse  
Pour la ployer, comme un arc dur, entre ses  
mains.

Aussi, le jour qu'il vit, sous la hêtrée  
épaisse,  
Pégase, immense et las, au fond du bois  
dormir,  
Rabaissa-t-il ses bras tendus pour le saisir,  
Et son geste brutal se changea en caresse.  
Il réveilla, tranquillement, le beau coursier,  
Qui se sentit captif sous les branches  
baissées;  
Mais dans l'ombre brillaient les yeux clairs  
de Persée  
Avec de la douceur mêlée à leurs brasiers;

Et la bête se releva presque sans crainte,  
Sur le pas du héros réglant déjà son pas  
Et ne se sentant plus chevauchée et  
contrainte;  
Quand la plaine s'ouvrit, elle ne s'enfuit pas.

Ce fut par un matin couronné de rosée,  
Que Pégase épousa le désir de Persée.  
D'abord pendant des jours et puis des jours  
encor  
L'échange s'était fait des fluides de leurs  
corps  
Pour grouper en faisceaux leurs  
mouvements contraires  
Et tenter un départ qui serait un accord;  
Le héros surveillait ses gestes volontaires,  
Pégase obéissait doucement, lentement,  
Certes rebelle au mors, certes rebelle aux  
rênes,  
Mais ne se cabrant plus avec effarement  
Dès qu'une main touchait sa croupe  
souveraine.  
Puis lentement encor, et doucement  
toujours,  
Avec le rythme aimé de quelques lentes  
phrases  
Qu'il murmurait, disait ou chantait tour à tour,  
On eût dit que Persée envahissait Pégase.

Les muscles et les nerfs du grand cheval  
ailé

Tressaillirent à ce chant clair et envolé  
Comme lui-même, au loin, vers la haute  
lumière.

Et, cette fois, dans l'aube où s'entendait un  
los,

Avec le grand Persée érigé sur son dos,  
Les quatre pieds volants du coursier d'or  
quittèrent

La terre.

---

## **SAINT JEAN**

### **I**

Lorsque Joseph d'Arimateie  
Eut descendu le Christ raide, livide et froid,

Du sommet de la croix,  
Et que la garde et que la foule étaient  
parties  
Et que les monts et que les cieux,  
Et que les eaux et que la terre,  
Un instant remués par les vents et les feux,  
Étaient redevenus silencieux  
Et solitaires,  
O le baiser de Jean sur le cœur de son  
Dieu!

Il était mort, cœur,  
Avec sa lente et patiente douceur  
Et son pardon profond et sa claire  
tendresse,  
Et Jean dans un baiser les voulait recueillir  
Pour que leur triple ardeur n'eût le temps de  
languir  
Ni de mourir de sécheresse,  
Pendant les trois longs jours  
Que passerait au fond du tombeau  
lourd,  
Avant que d'en renaître,  
Le maître.

Oh! ces lèvres de Jean et leur baiser  
suprême

Dans le silence  
A l'endroit même  
Où s'enfonça le coup de lance!

Lorsqu'il eut reconduit Marie en sa maison,  
Une première étoile ouvrit sa floraison,  
Là-haut, dans le ciel de Judée,  
Et Jean la regardait, dans l'azur vaste et  
clair,  
Briller si pure et si chaste qu'elle avait l'air  
D'être son âme élucidée.

La mauvaise fureur n'habitait plus en lui;  
Il avait à jamais repoussé vers leur nuit  
Le vieil orgueil et ses alarmes.  
Il appelait sur soi les affronts déchaînés  
Pour imiter son Dieu mourant—et pardonner  
Très doucement, avec des larmes.

Il se faisait très faible et se sentait très fort.  
Il recérait en lui le secret réconfort  
De ceux qui dominent la vie  
Non par la force droite et belle infiniment,  
Mais par l'humble vouloir et par l'effacement  
Et la douceur inassouvie.

## II

Jérusalem dormait là-bas  
Et Jean, de sente en sente, y dirigea son  
pas,

Songeant à Pierre  
Qui sans doute pleurait quelque part sous  
les cieux

Cette faute plénière  
D'avoir eu honte de son Dieu.  
Près des palais romains dont brillèrent les  
porphyres,  
Pierre était gémissant et redoutait la nuit;  
Et Jean lui prit les mains et s'assit près de  
lui

Et sanglota sans lui rien dire.  
Mais son regard parlait et son cœur était  
doux,

Et soudain devant Pierre il se mit à genoux  
Et supplia d'une voix haute  
Comme s'il confessait au ciel sa propre  
faute.

Et Pierre étreignit Jean et tout à coup sentit  
Le calme et la ferveur rentrer dans son  
esprit.

Et Jean partit bientôt du côté des tavernes  
Songeant à Barrabas.

Des enfants demi-nus jouaient près des  
citernes;

Des chameliers bronzés cherchaient, ivres  
et las,

Comme à tâtons, de rue en rue, au fond des  
bouges,

Des femmes dont l'amour et la bouche  
étaient rouges.

Auprès d'elles, buvait et chantait le bandit.

Jean s'approcha sans peur et doucement lui  
dit:

«Frère, Jésus de Nazareth vers vous  
m'envoie

Pour que nos pas égaux le suivent dans sa  
voie.»

Barrabas répondit: «Vraiment, si je bois fort  
C'est pour fêter gaîment et célébrer sa mort,  
Et me moquer de lui quand les femmes  
m'écoutent.

J'ai le crime et le vol pour compagnons de  
route,

Et la fille qui s'offre aux détours des  
chemins;

Et le peuple assemblé n'a point peur de  
mes mains.»

Jean voulut s'approcher et lui parler encore;  
Mais Barrabas terrible et fou saisit  
l'amphore,  
Et menaça l'apôtre, avec son bras levé:  
«D'ailleurs, qu'est donc ce Christ  
encombrant le pavi  
De va-nu-pieds grossiers et de femmes  
publiques  
Et de prêches et de gestes mélancoliques?  
Je l'ai connu en Galilée, où il était  
Un pauvre et mauvais apprenti qui rabotait  
Du mauvais bois et qui trompait les gens  
pour vivre.  
Jamais il n'a su lire un texte dans un livre,  
Et voici qu'il nous parle et raisonne de Dieu!  
Se dire l'envoyé du Très-Haut est un jeu  
Que les fourbes depuis longtemps aiment et  
jouent,  
Mais que moi, Barrabas, tout couvert de ma  
boue,  
Je blâme et je déteste et je ne jouerai pas,  
Etant trop haut encor pour descendre si  
bas.»

Jean sentit la douleur vriller si fort son âme  
Qu'il supplia, les mains jointes, l'une des

femmes  
D'empêcher Barrabas de blasphémer  
encor.

Des poings brutaux et noirs le poussèrent  
dehors.  
Et Jean partit en sanglotant par la nuit  
blême,  
Sans plainte et sans colère et ferme et doux,  
quand même,  
Et, se tournant de loin vers le bouge  
abhorré,  
Il se voila les yeux, mais dit: «J'y reviendrai.»

L'aube toucha bientôt de ses mains  
cristallines  
Le front enténébré des bois sur les collines  
Et le faite du temple où s'exaltait l'airain.

Soudain,

Tandis que Jean marchait encor par les  
campagnes,

Des pas multipliés

Emplirent de leur bruit le mont des Oliviers,  
Et des femmes criaient de loin à leurs  
compagnes,  
Qu'un homme aux cheveux roux s'était  
pendu, là-haut.

Le cœur de Jean resta muet, sans un sanglot.

Le crime de Judas était inimitable.

Oh! ce soir qu'il prit place, avec tous, à la table,

Et qu'il osa parler et que même sa main

Ne trembla point quand Dieu lui présenta le pain!

Pourtant l'apôtre errant suivit la multitude:

Le mort gisait au pied de l'arbre et regardait,

Fixement, eût-on dit, sa propre turpitude.

L'œil était sombre et morne et dur; il obsédait;

Les lourds abois d'un chien montaient dans le tumulte;

Des gens passaient, jetant au cadavre l'insulte

Et se montraient cruels pour se cacher leur peur.

Jean sentit la pitié dominer son horreur.

Il songeait à l'écart: Pourtant il fut des nôtres;

Pendant trois ans son cœur fut le cœur d'un apôtre;

Il pardonna souvent lorsqu'il eût dû punir,

Et Jésus-Christ l'aima, qui savait l'avenir.

Alors, sans hésiter, Jean traversa les houles

Et les fureurs toujours plus denses de la foule

Et, soulevant le corps entre ses bras pieux,  
Avec des doigts très purs il lui ferma les yeux.

Puis, il le prit pour le porter lui-même en terre.

Quelqu'un l'accompagna vers les lieux solitaires,

Et, sans parler, tous deux enfouirent Judas

Ainsi jusqu'au matin où Christ ressuscita,  
L'âme de Jean fut à tel point profonde et tendre

Qu'aucun homme d'alors ne la pouvait comprendre

Et que même Marie, à le voir vers son seuil  
S'avancer lentement et sourire à son deuil,  
Croyait l'apôtre aimé pris de vague folie.

C'est qu'il ne stagnait plus aucun soupçon de lie

Dans le vase chrétien qu'était déjà son cœur.

C'est qu'il avait vaincu toute l'ombre et la peur

Et que, dans l'eau des pleurs, il savourait la joie.

Entre mille chemins, seul, il suivait la voie

Que Christ allait tracer autour de l'univers.  
Il faisait son trésor de tous les maux  
soufferts;  
Quand son pas rencontrait quelques touffes  
d'épines  
Il s'arrêtait et bénissait le noir buisson  
D'avoir, pour le salut de tous, percé le front  
Et les cheveux sacrés et les tempes divines.  
Il bénissait le fer, il bénissait le bois  
Qui fournirent la lance et les clous et la croix;  
Il bénissait jusqu'aux bourreaux sanglants et  
blêmes  
Et même, il bénissait, le soir, le Golgotha  
Qui, rouge et ténébreux, se bossuait là-bas,  
Avec ses rocs dressés comme autant de  
blasphèmes.

### III

Aussi longtemps que Jean chez les  
hommes vécut,  
Son front demeura lumineux d'avoir conçu  
Lui le premier, quand Jésus-Christ dormait  
sous terre,  
L'héroïsme tranquille, intime et solitaire

Qui changea l'âme humaine et qui l'exalte  
encor.

Il fut sublime et doux, sans peine et sans  
effort;

Il inclina son cœur, lampe ardente et fragile,  
Sur chacun des versets de son pur évangile,  
Il se sentait aimé où les autres étaient  
craints.

Quand il prêchait, le soir, dans les cités  
d'Asie,

Les brises qui passaient en semblaient  
adoucies

Et les femmes pleuraient en lui tendant les  
mains.

Il mourut plein de jours et de calme sagesse,  
Aidé par tous les siens, à l'aube, dans  
Ephèse,

Et sa voix se fit claire à son dernier moment:

«Jésus, si je vous ai servi, dévotement,  
Et de toute ma force et de toute mon âme,  
Accueillez-moi là-haut où vos anges  
proclament

L'aveuglante splendeur de votre éternité.

J'ai porté votre gloire avec humilité

Et lavé bien des fronts de leur erreur  
ancienne.

Néanmoins, qu'avant tout, Seigneur, il vous  
souviennne

Qu'au temps où vous dormiez dans le morne

tombeau,  
Seul, parmi tous, j'ai recueilli votre flambeau  
Et que ma pauvre main abrita sa lumière,  
Si bien qu'en m'approchant de mon heure  
dernière,  
C'est lui que je vous tends, c'est lui, ce  
même cœur  
Qui remplaça, pendant trois jours, avec  
feveur,

Seigneur,  
Le vôtre, sur la terre.»

---

## **LES BARBARES**

Là-bas,  
Parmi les Don, et les Dnieper, et les Volga,  
Où la bise éternelle, à rude et sombre  
haleine,

Durcit la plaine;  
Et puis, là-bas encor,

Où les glaçons monumentaux des  
Nords  
    Bloquent, de leurs parois hiératiques,  
        Les bords  
    Du fiord Scandinave et du golfe baltique,  
    Et puis, plus loin encor, plus loin toujours,  
        Sur les plateaux d'Asie  
Où les rocs convulsés dressent leur frénésie  
        Jusqu'à barrer le jour,  
Les barbares voyaient un merveilleux  
mirage,  
        Tenace et obsédant,  
    Se déplacer vers l'Occident,  
    De route en route, et d'âge en âge.

    Après, hardis, aventureux,  
Ils se le désignaient en s'exaltant entre eux.  
Les plus ardents parlaient à travers monts et  
plaines;  
Ils dérobaient des chars et des peaux et des  
laines  
Et s'engouffraient dans l'inconnu et ses  
dangers.  
Des foules se joignaient à l'appel passager  
Qu'ils lançaient aux échos du haut de leurs  
montures;  
Les chefs étaient de haute et compacte  
stature:

Leurs longs cheveux nattés battaient leurs  
torses roux;

Ils se disaient issus des aurochs ou des  
loups.

O ces brusques départs de hordes violentes  
Se ruant à l'assaut de la terre tremblante,  
Ces blocs errants et lourds de peuples  
rassemblés,

Et ces trots de chevaux sur les pays brûlés,  
Et ces raptés dans la nuit, sous la lune et les  
astres,

Et ces rires dans le carnage et les  
désastres,

Et, tout à coup,

Tous ces fourmillements et ces tumultes  
fous

Laissant crouler leurs montagnes de cris et  
d'hommes

Vers Rome!

Ils la virent, un soir, dormir sur ses deux  
bords:

Ses collines la soutenaient, lasse et vieillie,  
Mais le soleil jusqu'où sa gloire était jaillie  
Semblait changer ses toits en longs bouclier  
d'or

Comme pour la défendre à cette heure  
dernière.

Le Capitole étincelait dans la clarté  
Et, malgré tout, dardait encor sa volonté  
De rester ferme et droit et pur sous la  
lumière.

Les barbares se désignaient, dans le  
lointain,

Le palais des Césars où vivait Augustule  
Et, parmi les frontons ardents du Janicule,  
Les hauts gestes des Dieux barrant le ciel  
latin.

Ils hésitaient devant la suprême bataille:  
Leur esprit trouble et lourdement mystérieux  
Sentait comme un effroi brusque et  
contagieux

Sortir des blocs fendus de l'antique muraille.  
Des prodiges apparaissaient sur les  
maisons:

Des nuages soudains et pareils à des  
aigles

Se levaient en tumulte et s'envolaient sans  
règle

Et, tour à tour, quittaient ou gagnaient  
l'horizon.

Et quand la sombre nuit voila la voûte  
éteinte,

De toutes parts, sur les terrasses et les  
tours,

Des feux multipliés y maintinrent le jour  
Et jetèrent au cœur des Hérules, la crainte.

Ils ne retrouvaient plus dans leurs muscles  
l'élan  
Qui les portait, depuis les temps  
tumultueux  
Qu'ils avaient dû quitter l'autre bout de la  
terre.  
Leur corps s'alanguissait, torpide et  
indolent,  
Ils erraient par les monts et les forêts  
tranquilles,  
Ne cherchant qu'un abri sous les arbres  
épais,  
Et qu'à flairer de loin, dans le vent qui  
passait,  
L'énorme et chaude odeur qui montait de la  
ville.

### La faim

Les fit sortir des bois et les rendit enfin  
Maîtres des destinées.

Là victoire sans grand effort fut moissonnée.

### Déjà

Ils parcouraient la ville en y semant la  
flamme

Qu'ils ressentaient encor dans le fond de  
leur âme,

La frayeur d'être là;

Mais les vins absorbés, et les viandes  
rouges,

Mais l'odeur que Subure épandait de ses  
bouges,

Mais les ors flamboyant de palais en palais  
Leur donnèrent soudain l'audace qu'il fallait,  
Pour abattre l'orgueil millénaire de Rome.

O cette heure qui clôt une ère et la  
consomme!

Et qui surveille, et qui écoute, et qui entend  
Chaque empire tomber plus lourd au fond  
du temps!

O ces siècles armés, qui tout à coup  
s'écroulent!

Ces flux et ces reflux de rages et de foules,  
Et ces fracas de fer et d'or sous le soleil!

O ces coups de marteaux sur des marbres  
vermeils,

Ces corniches de gloire et de beauté vêtues  
Broyant, en s'abattant, les bras de leurs  
statues,

Et ces trésors vidés, et ces coffres fendus,  
Et ces poings dans le meurtre et le viol  
tordus,

Et ces plaintes, et ces râles contre des  
portes,  
Et ces amas encor tièdes de vierges  
mortes,  
Et leurs regards d'effroi, et leurs bouches,  
gardant  
Des poils roux arrachés, dans l'étau blanc  
des dents,  
Et la flamme rôdeuse, et tout à coup  
grandie,  
Et lançant jusqu'au ciel ses meutes  
d'incendie!

---

## **LA CROISADE**

Un cri s'élève, et vole, et frappe, et puis  
s'étend  
D'Ardenne en Vermandois, et de Flandre en  
Luzarche;

Et les glaives au clair et les pennons en  
marche,  
Dès que passe ce cri, hérissent l'Occident.

O ces milliers de pas, sur ces milliers de  
routes,  
O ce bruit régulier, fourmillant et profond,  
Dont tressaillent les eaux, dont s'émeuvent  
les monts,

Et que les morts sous terre écoutent;  
Bruits étouffés sous bois, bruits éclatés  
dans l'air,  
Bruits qui montent soudain et tout à coup  
s'affaissent,  
Comme si par instants des quartiers de  
falaise

Croulaient et s'abîmaient en mer.

Les chemins débordés envahissaient les  
plaines:

On broyait les épis; on piétinait les graines;  
On dévastait à mesure que l'on errait,  
Soit au bord des étangs, soit au long des  
forêts,  
Tragiquement, avec la faim dans les  
entrailles.

Parfois s'improvisaient de rapides batailles,  
Autour de hauts trésors ou de butins captés,

Un chef intervenait, tenace et redouté,  
Et reployait sous lui les volontés serviles.  
Les soirs, ceux qui campaient aux limites  
des villes  
Se ruaient vers la femme avec de fortes  
mains,  
Et le viol criait et s'étouffait dans l'ombre.  
Mais tous, le jour levé, reprenaient le  
chemin,  
Et la terre, à nouveau, grondait de pas sans  
nombre.

Là-bas

Sous le ciel bleu de Palestine,  
Un pâle croissant d'or courbe sa pointe fine,  
A l'endroit même où l'étoile guidait les pas  
Des bergers et des mages.  
Et, sur le bloc du sarcophage,

Où Jésus-Christ dort sa mort,  
Un drapeau vert aux franges d'or,  
Depuis quels temps, âpres et sombres,  
Laisse flotter et s'exalter,  
Son ombre.

Au pays de Clermont, un moine avait

prêché:

«Voulez-vous être exempt de fange et de péché,

Lorsque la mort vous saisira dans son étreinte?

Soyez ceux-là qui conquerront la terre Sainte.

La tombe ouverte, où Jésus-Christ languit trois jours,

Crie au monde qu'elle est sans gloire et sans secours

Et que sa pierre encor sanglante est profanée.

O voix du sang divin, lentement obstinée,

Tu n'as frappé, jusqu'en ces temps, qu'un écho mort

Mais voici l'heure enfin de l'unanime effort,

Pour créer et muscler une force nouvelle.

Il faut que le silence apaise les querelles,

Sur le brin d'un devoir ou le fétu d'un droit,

Que les comtes, les ducs, les marquis et les rois

Coupent les rameaux noirs des haines réfractaires,

Qu'ils soient, non pas seigneurs, mais croisés de leurs terres

Qu'il n'y ait qu'un orgueil sur l'Occident—debout,

Ici, là-bas, plus loin, de l'un à l'autre bout

Des vallons baptisés et des plaines  
chrétiennes,  
Afin que soient armés d'ardeur quotidienne  
Ceux qui partent mourir en des pays  
lointains,  
Pour qu'au monde l'Europe impose son  
destin.  
Quittez donc vos maisons par Dieu même  
gardées,  
O vous, les pas, qu'on entendra jusqu'en  
Judée,  
Pas venus de partout avec l'ombre et le vent  
Comme un broussaillement ténébreux et  
mouvant,  
Pas qui traverserez les pays d'Allemagne,  
Et les ponts du Danube, et ses âpres  
montagnes,  
Et le Bosphore, et puis l'Asie, et puis là-bas  
Les torrides chemins d'Alep et de Damas,  
Et qui toujours, toujours plus loin, de proche  
en proche,  
Viendrez camper, un soir, sous les murs  
d'Antioche;  
O pas rués vers la victoire, éperdûment,  
Je bénis votre fièvre, et votre acharnement.»

Alors qu'ils chevauchaient entre Bude et  
Belgrade,

Le front libre du casque et l'étrier ballant,  
Tancrede et Bohémond causaient en  
camarades,  
Du discours de l'Hermite et de son cri  
brûlant.  
Ils n'avaient point compris la harangue trop  
belle;  
Pour eux, tout étranger demeurait l'ennemi,  
Et rien ne distinguait du Musulman rebelle  
L'Anglais envahisseur ou l'Allemand  
conquis.  
Pourtant, comme ils passaient à Varna, le  
dimanche,  
Leur prière mêlée aux prières de tous  
Sous les vélums soyeux des basiliques  
blanches,  
Leur inculqua soudain un esprit moins  
jaloux.  
Ils mangèrent le pain d'une commune idée  
Que leur tendit un prêtre extatique et chenu,  
Et leur bouche baisant la même croix  
dardée,  
Ils se crurent chez eux sous ce ciel inconnu.

Tandis que Godefroid, ayant gagné l'Asie  
Pour s'attaquer, lui le premier, à l'hérésie  
Des hauts sultans de soie et de bérlys  
couverts

Et des peuples tannés par les vents du  
désert,  
Ne rencontra jamais en ces hommes  
étranges  
Qu'une foi monstrueuse et de sang et de  
fange,  
Et ne comprit jamais la torride clarté  
Que leur versait au cœur une autre vérité.

Sion, vous reposiez là-bas au bout des  
plaines  
Avec vos minarets dorés par le couchant,  
D'où le haut muézin d'une ample et longue  
haleine,  
De terrasse en terrasse, illimitait son chant!  
Et Godefroid songeait que la sainte lumière,  
La maison de Marie et la tombe de Dieu,  
Écoutaient, tous les jours, l'insultante prière  
Dont cet homme souillait la pureté des  
cieux.  
D'un bond géant, il eût voulu gagner la ville,  
Mais ses guerriers lassés se couchaient en  
chemin,  
Leur courage s'usait, et leur fièvre indocile  
Laissait frémir, parfois, la révolte en leurs  
mains.  
Malgré toute sa fougue, il lui fallut attendre  
Que l'Occident lui dépêchât d'autres soldats,

Et ce furent ceux-là du Vexin et de Flandre,  
Dont il ouït d'abord se rapprocher les pas.  
Et puis ce fut, superbement, l'armée entière,  
Avec ses étendards repliés ou flottants,  
Il crut à quelqu'orage enfermé sous la terre,  
Qui tout à coup se délivrait en s'exaltant;  
Les Aquitains chantaient un hymne ardent et grave,  
Que l'ordre de leur marche, avec calme, scandait,  
Tandis que les Normands, les Saxons, et les Slaves,  
La-bàs, au loin, sur les routes leur répondaient.  
Un seul pas fourmillant semblait mouvoir leurs foules  
Que le soleil frappait de haut, terriblement,  
Et c'étaient des clartés croulant comme des houles,  
De l'un à l'autre bout de leur piétinement.  
O les nuits de repos et les matins d'alerte!  
Et tout à coup, au soir tombant du jour dernier,  
Debout, là, devant tous, dans sa ceinture verte,  
Jérusalem que dominaient de hauts palmiers.  
Alors l'élan fut tel dans l'ombre et la poussière

Qu'on eût dit que le sol lui-même s'emportait  
Au soulèvement fou des pas myriadaires.  
L'air était bondissant et le vent haletait,  
La force et la valeur se muaient en miracles.  
En vain, herses et ponts et douves et  
créneaux,  
Et rocs et murs et tours étageaient leurs  
obstacles,  
L'énorme tourbillon devint soudain l'assaut  
Rué comme un torrent contre la cité sainte,  
Et les portes tombaient en écrasant les cris,  
Et les flammes sautaient au-dessus de  
l'enceinte,  
Et le mont Golgotha s'éclaira dans la nuit.

O jeune et violente et rapide victoire!

O péril dûment surmonté!

O geste gauche encor, dans la lointaine  
histoire,

D'une Europe vers l'unité!

---

# MARTIN LUTHER

Les Monastères,  
On les voyait jadis, ainsi que de grands  
fronts,  
Du fond des bois, du bout des monts  
Illuminer la terre,  
Leurs tours les éclairaient comme autant de  
flambeaux;  
Au-dessus d'eux, les étoiles posaient leurs  
sceaux,  
Et sur les champs, les clos, les lacs et les  
vallées,  
Ils dardaient de très haut  
Le dogme inexpugnable et la foi crénelée.

Rome pensait pour tous;  
Mais eux songeaient pour Rome.  
Ils dominaient la vie et les brusques remous  
bue creusait en son lit le flot rétif des  
hommes.  
Partout, de bourg en bourg, de cité en cité,  
Pesait sur les cerveaux leurs blocs  
d'autorité.  
Peuples des pays clairs, peuples des

landes sombres  
N'étaient que leur vouloir sacré devenu  
nombre.  
Ils déployaient sur Dieu leurs syllogismes  
froids.  
Ils inspiraient la crainte au cœur sans peur  
des rois,  
Et personne n'osait au brasier de son âme  
Réveiller un feu d'or où ne brillât leur flamme.

Pendant mille ans,  
Ils maintinrent ainsi comme un glaive en sa  
gaine,  
A la merci de leur bras ferme et vigilant  
L'ardeur humaine;  
L'esprit ne sentait plus agir comme un  
ferment  
La raison rude;  
La recherche était morte, et l'on croyait  
dûment,  
Par habitude;  
Le doute allègre était traqué de seuil en  
seuil  
Comme une bête,  
Et celui-là mourait qui pavoisait d'orgueil  
Humain, sa tête.

O ce grand ciel chrétien, despotique et  
mental,  
Envoûtant sous ses lois l'espace occidental,  
Qui donc l'affronterait, là haut, sur la  
montagne?  
Ce fut un moine ardent, sensuel et buté,  
Qui serrait sous le froc deux poings de  
volonté,  
Et qu'offrit à la terre un pays d'Allemagne.

Les textes nus et froids lui semblaient sans  
vertu;  
C'étaient des poteaux secs qui se croyaient  
des arbres,  
L'esprit vivant gisait sous la lettre abattu  
Et le pape, là-bas, dans sa ville de marbre,  
Mettait la grâce en vente et trafiquait du ciel.  
Partout le décor creux masquait les lignes  
fermes  
Et les hautains piliers d'un temple essentiel,  
Les pépites de l'or semblaient autant de  
germes  
Dont les prêtres ensemençaient le sol  
chrétien.  
Tout un peuple de saints imposait sa tutelle  
A la supplique humaine et la chargeait de  
liens.  
Le cri direct de l'homme à Dieu n'avait plus

d'ailes.

Bien qu'il ne vît autour de lui  
Que des mains en fureur se crispent dans la  
nuit

Et des gestes armés de crosses  
Le menacer, soudain, de vengeances  
féroces

Jusqu'au delà de son tombeau,  
Bien que le monde entier pesât sur son  
cerveau

Avec ses vieux décrets et ses vieux  
anathèmes,

Rien n'empêcha Martin Luther  
Devant l'aube du matin clair  
De penser par lui-même.

Il libéra le monde, en étant soi, pour tous.

Comme une forteresse, il maintenait debout,  
Près de son cœur, sa conscience.

La bible était pour lui, non pas une prison,  
De textuelle obédience,

Mais un jardin bougeant sous l'or dès  
frondaisons

Où chaque homme, selon son

âme,  
Choisit la fleur qu'il aime et mord au fruit qu'il  
veut

Et sous le ciel ardent de flammes  
Distingue le chemin qui le conduit vers Dieu.  
Voici la vie, après combien de jours, ouverte  
A la saine croyance et la libre ferveur.  
L'idée humaine, enfin, marche à sa  
découverte  
Et prend le jeune orgueil pour guide et pour  
sauveur.

Il n'importe que tonne encor la voix romaine,  
Luther a sous l'orage engrangé la moisson.  
Sa force, il l'a trouvée en son âme germaine  
Que la nature entière emplît de son frisson,  
Il est homme de passion franche: il le crie;  
La vigne de la chair, il la veut vendanger.  
Jamais, il n'est à bout de sa propre furie  
Ni de sa joie âpre et folle d'être en danger.  
Il est terrible et gai; son humeur est  
soudaine;

Il est contradictoire avec ténacité;  
Tous les fleuves d'amour, tous les torrents  
de haine  
Creusent, sans le trouer, son grand cœur  
exalté;

Il demeure inquiet jusque dans sa victoire,  
Et, quand la mort s'étend de son cœur à son  
front,

On dirait que la nuit couvre d'une aile noire,  
De roc en roc, les flancs et le sommet d'un  
mont.

---

## MICHEL-ANGE

Quand Buonarotti dans la Sixtine entra,  
Il demeura  
Comme aux écoutes,  
Puis son œil mesura la hauteur de la voûte  
Et son pas le chemin de l'autel au portail.  
Il observa le jour versé par les fenêtres  
Et comment il faudrait et dompter et  
soumettre  
Les chevaux clairs et effrenés de son travail.  
Puis il partit jusques au soir vers la  
campagne.

Les lignes des vallons, les masses des  
montagnes  
Peuplèrent son cerveau de leurs puissants  
contours.  
Il surprenait dans les arbres nouveaux et lourds  
Que le vent rudoyait et ployait avec force  
Les tensions d'un dos, ou les galbes d'un  
torse,  
Ou l'élan vers le ciel de grands bras exaltés,  
Si bien qu'en ces instants toute l'humanité  
—Gestes, marches, repos, attitudes et  
poses—  
Prenait pour lui l'aspect amplifié des  
choses.  
Il regagna la ville au tomber de la nuit,  
Tour à tour glorieux et mécontent de lui,  
Car aucune des visions qu'il avait eues  
Ne s'était, à ses yeux, apaisée en statue.

Le lendemain avant le soir,  
Sa lourde humeur crevant en lui comme une  
grappe  
De raisins noirs,  
Il partit tout à coup chercher querelle au  
pape.

«Pourquoi l'avoir choisi,  
Lui, Michel-Ange, un statuaire;  
Et le forcer à peindre en du plâtre

durci

Une sainte légende au haut d'un sanctuaire?

La Sixtine est obscure, et ses murs mal construits:

Le plus roux des soleils n'en chasse point la nuit!

A quoi bon s'acharner sur un plafond funèbre

A colorer de l'ombre et dorer des ténèbres.

Et puis encor, quel bûcheron lui fournirait

Le vaste bois pour un si large échafaudage?»

Le pape répondit sans changer de visage:

«On abattra pour vous ma plus haute forêt.»

Michel-Ange sortit et s'en alla dans Rome,

Hostile au pape, hostile au monde, hostile aux hommes,

Croyant heurter partout aux abords du palais

Mille ennemis qui le guettaient, groupés dans l'ombre,

Et qui raillaient déjà la violence sombre

Et la neuve grandeur de l'art qu'il préparait.

Son sommeil ne fut plus qu'une énorme poussée

De gestes orageux à travers sa pensée;

Qu'il s'étendît, le soir, dans son lit, sur son

dos,  
Ses nerfs restaient brûlants jusques dans  
son repos;  
Il était frémissant toujours, comme une  
flèche  
Qui troue une muraille et vibre dans la  
brèche,  
Pour augmenter encor ses maux quotidiens  
Il s'angoissait des maux et des plaintes des  
siens;  
Son terrible cerveau semblait un incendie  
Plein de feux ravageurs et de flammes  
brandies.

Mais plus son cœur souffrait,  
Plus l'amertume ou la rancœur y pénétrait,  
Plus il se préparait à soi-même d'obstacles  
Pour éloigner l'instant de foudre et de  
miracle  
Qui tout à coup éclairerait tout son labeur,  
Mieux il élaborait en son âme croyante  
L'œuvre sombre et flamboyante  
Dont il portait en lui le triomphe et la peur.

Ce fut au temps de Mai, quand sonnaient  
les matines,  
Que Michel-Ange, enfin, rentra dans la

Sixtine

Avec la force en son cerveau.

Il avait ramassé son idée en faisceaux:  
Des groupes nets et sûrs, d'une ligne ample  
et fière,

Se mouvaient devant lui dans l'égale  
lumière.

L'échafaudage était dressé si fermement  
Qu'il aurait pu mener jusques au firmament.

Un grand jour lumineux se glissait sous la  
voûte,

En épousait la courbe et la fleurissait toute.

Michel-Ange montait les échelles de bois,

Alerte, et enjambant trois degrés à la fois.

Une flamme nouvelle ardaît sous sa  
paupière,

Ses doigts, là-haut, palpaient et caressaient  
les pierres

Qu'il allait revêtir de gloire et de beauté.

Puis il redescendit d'un pas précipité

Et verrouilla, d'une main forte,

La porte.

Il se cloîtra pendant des jours, des mois, des  
ans,

Farouche à maintenir l'orgueil et le mystère

Autour de son travail nombreux et solitaire;

Chaque matin, il franchissait, au jour  
naissant,

De son même pas lourd, le seuil de la  
chapelle,  
Et comme un tâcheron violent et muet,  
Pendant que le soleil autour des murs  
tournait,  
Il employait ses mains à leur œuvre  
immortelle.

Déjà,  
En douze pendentifs qu'il leur départagea  
Sept prophètes et cinq sybilles  
Cherchaient à pénétrer de vieux livres  
obscurs  
Dont le texte immobile  
Arrêtait devant eux, le mobile futur.  
Le long d'une corniche aux arêtes carrées,  
De beaux corps lumineux se mouvaient  
hardiment  
Et leur torse ou leur dos peuplait  
l'entablement  
De leur vigueur fleurie et de leur chair dorée.  
Des couples d'enfants nus soutenaient des  
frontons,  
Des guirlandes jetaient ci et là leurs festons,  
Le long serpent d'airain sortait de sa  
caverne,  
Judith se pavanait dans le sang  
d'Holopherne,

Goliath s'écroulait ainsi qu'un monument  
Et, vers les cieux, montait le supplice  
d'Aman.

Et sans erreurs, et sans  
ratures,  
Et jour à jour, et sans  
repos,  
L'œuvre s'affermissait en sa pleine  
structure;

Bientôt

La Genèse régna au centre de la voûte:  
On y pouvait voir Dieu comme un lutteur qui  
joute  
Avec le chaos sombre et la terre et les eaux;  
La lune et le soleil marquaient d'un double  
sceau,  
Dans l'étendue ardente et nouvelle, leur  
place.  
Jéhovah bondissait et volait dans l'espace,  
Baigné par la lumière ou porté par le vent;  
Le ciel, la mer, les monts, tout paraissait  
vivant  
D'une force ample et lente, et dûment  
ordonnée;  
Devant son créateur, la belle Ève étonnée  
Levait ses tendres mains et ployait le genou,  
Tandis qu'Adam sentait le doigt du Dieu

jaloux

Toucher ses doigts et l'appeler aux œuvres  
grandes;

Et Caïn et Abel préparaient leurs offrandes;

Et le démon devenu femme et tentateur

Ornait de ses seins lourds l'arbre  
dominateur;

Et, sous les pampres d'or de son clos  
tributaire;

L'ivresse de Noé s'échouait sur le sol;

Et le déluge noir épandait comme un vol

Ses larges ailes d'eau sur les bois et la  
terre.

Dans ce travail géant que seul il acheva

Michel-Ange brûlait du feu de Jéhovah;

Un art surélevé jaillit de sa cervelle;

Le plafond fut peuplé d'une race nouvelle

D'êtres majestueux, violents et pensifs.

Son génie éclatait, austère et convulsif,

Comme celui de Dante ou de Savonarole,

Les bouches qu'il ouvrait disaient d'autres  
paroles,

Les yeux qu'il éclairait voyaient d'autres  
destins,

Sous les fronts relevés, dans les torses  
hautains,

Grondait et palpitait sa grande âme

profonde;  
Il recréait, selon son cœur, l'homme et le monde  
Si magnifiquement qu'aujourd'hui pour tous ceux  
Que hantent les splendeurs et les gloires latines,  
Il a fixé, sur la voûte de la Sixtine,  
Son geste tout puissant, dans le geste de Dieu.

Ce fut par un jour frais d'automne,  
Que l'on apprit enfin  
Que le travail, dans la chapelle, avait pris fin  
Et que l'œuvre était bonne.  
La louange monta comme un flux de la mer  
Avec sa vague ardente et son grondement clair.

Mais Jules deux, le pape, hésitant à conclure,  
Son silence fit mal ainsi qu'une brûlure,  
Et le peintre s'enfuit vers son isolement.  
Il rentra, comme heureux, en son ancien tourment,  
Et la rage, et l'orgueil, et leur tristesse étrange,

Et le soupçon mal refréné  
Se remirent à déchaîner  
Leur tragique ouragan à travers Michel-  
Ange.

---

## L'OR

Vous existez en moi, fleuves, forêts et  
monts,  
Et vous encor, mais vous surtout, villes  
puissantes,  
Où je sens s'exalter les cris les plus  
profonds  
D'âge en âge, sur la terre retentissante.

Vos gestes sont précis, si vos espoirs sont  
fous,  
Vous vivez mille instants en un instant

fugace,  
Vous créez votre force avec toutes les  
races,  
Et le rythme du siècle est votre rythme à  
vous.

O morts, couchés de cimetière en cimetière,  
Au long des plaines de la terre,  
De quel frémissement doivent trembler vos  
os  
Lorsque les trains sonnants ébranlent vos  
tombeaux!  
Vous étiez mêmes gens habitant un village,  
Vous ne connaissiez rien que vos mêmes  
usages,  
Et voici que le monde entier roule sur vous  
Ses tumultes et ses remous  
Et que les rails qui vous frôlent de leurs  
éclairs  
Jettent vers les cités l'innombrable univers.

Elles sont là qui attendent au bord des mers,  
Avec leurs gestes droits de signaux et de  
phares,  
Avec leurs yeux en feu sous les voûtes des  
gares,  
Avec les mailles de leurs bruits

Se resserrant le jour, se desserrant la nuit,  
Avec leur hâte et leur ruée  
Vers les conquêtes graduées.

Voici les docks et les hâvres, et les  
chantiers  
Pleins de marteaux, et de compas, et de  
charpagnes,  
Où les câbles des treuils et les bras des  
leviers  
Font mouvoir lentement des morceaux de  
montagne;  
Voici les cargaisons chargeant les vieux  
pavés,  
Et des ballots de laine échoués dans la  
boue,  
Et des ponts tout à coup jusqu'au ciel  
soulevés,  
Et des tournoiements fous de chaînes et de  
roues,  
Et des Malais bronzés et des Arabes  
blancs,  
Et leurs cris gutturaux et leurs chansons  
barbares,  
Et leur travail rapide ou leurs pas indolents  
Autour des bricks légers et des lourdes  
gabarres.

Plus loin montent des tours, sonores d'un  
bruit d'eau.

En des hangars fumeux circulent des  
flambeaux.

De grands élévateurs ronflant dans la  
poussière

Aspirent jusqu'aux toits les grains  
myriadaires.

Barres d'acier, plaques de fer, lingots de  
plomb

Glissent, presque sans bruit, en des  
steamers profonds.

Au bout du port, en des enclos gardés,  
s'isolent

Les hauts réservoirs blancs de naphte et de  
pétrole.

La fumée est si dense à travers les grands  
mâts

Que le soleil dans les cieux d'or ne se voit  
pas

Et que l'effort musclé de la cité entière

Paraît à tels moments se bander sous la  
terre.

Guichets, comptoirs, bureaux, sous vos  
abat-jour verts

Avec vos mille mains griffant la page

blanche,  
Vous consignez la vie illuminant la mer  
Des Antilles au Cap et du Cap à la Manche;  
Vous resserrez la force énorme entre vos  
doigts,  
Et le courage humain se nombre sous vos  
plumes,  
Et la peine, et l'ardeur, et la rage, et l'effroi,  
Et l'ahan de la forge, et les bonds de  
l'enclume.  
Vous recensez les coups de pic et de  
marteaux  
Dans les mines, dans les forêts et dans les  
brousses,  
Et les pas des porteurs ployant sous leurs  
fardeaux,  
Et le trot voyageur des caravanes rousses;  
Et vos livres massifs, pleins de mornes  
odeurs  
Où s'étage l'orgueil des sommes  
chimériques,  
S'imprègnent, jour à jour, de l'immense  
sueur  
Qui perle aux quais d'Asie et coule aux  
docks d'Afrique.

Et tout là bas, au coin d'un carrefour géant,  
Du haut de tes grands toits, œillés de vitres

rondes,  
Tu règues, de pôle en pôle, sur l'Océan,  
Toi, la banque, âme mathématique du  
monde!  
Les plus vieux des désirs retentissent en toi.  
Toutes les passions en lutte et en folie  
A ton rythme fatal s'apaisent ou s'allient  
Et s'inclinent soudain devant ton orgueil  
froid.  
Et tout se canalise en des réseaux de  
lignes,  
Bordès, sur tes carnets, de chiffres et de  
signes:  
Ruse, bassesse et vice, ardeur, peine et  
travail.  
Comme un air vicié s'engouffre en un  
poitrail,  
Tout se respire en toi, s'y brûle ou s'en  
exhale,  
Le temps manque pour distinguer les droits  
des torts,  
Tout est fondu par ta vie âpre et triomphale,  
Dans l'or.

O formidable pluie éparsée sur le monde!  
O l'antique légende! O chair de Danaé!  
O ciels brûlés de feux et d'étoiles fécondes  
Qui vous penchez le soir sur l'univers pâmé!

O tourbillons de l'or où les yeux s'hallucinent,  
Or, échange et conquête; or, verbe  
universel;  
Sève montant au faite et coulant aux racines  
De forêt en forêt, comme un sang éternel.  
Or, lien de peuple à peuple à travers les  
contrées,  
Et tantôt pour la lutte, et tantôt pour l'accord,  
Mais lien toujours vers quelque entente  
inespérée  
Puisque l'ordre lui-même est fait avec de  
l'or.

---

## **LE MAITRE**

On lui reprochait tout  
Depuis longtemps, mais à l'écart, dans  
l'ombre

Et c'était son astuce et ses ruses sans  
nombre,  
Et c'était son orgueil qu'il maintenait debout  
Même en cédant obliquement à la  
contrainte,  
Et c'était son art preste, et chaque fois  
nouveau,  
    De susciter d'illusoires complots,  
        Et d'autres fois  
        C'était sa voix,  
    Franche et brusque comme une  
    étreinte,  
Et sa langue indocile aux propos  
mensongers.  
Et tout à coup son front se redressant sans  
crainte,  
        Très haut,  
        Jusqu'aux tonnerres du danger.

    Un jour pourtant  
Que tous sentaient son joug peser plus  
irritant,  
Quelqu'un, un inconnu, jeta soudain vers lui,  
A l'heure où s'installait sur les gradins la nuit,  
    Les colères enfin démuselées  
    De l'Assemblée.  
L'attaque fut menée avec rage et candeur

Et tous, à tels moments de verve,  
applaudissaient

Cet inconnu longtemps muet  
Dont la parole étrangement nouvelle  
Passait en rouge éclair à travers leur  
cervelle,  
Et défiait le maître et l'atteignait sans peur.

Il répondit par le rire qui raille,  
Tandis que se levaient déjà, autour de lui,  
cent mains

Pour ajourner le sort de la bataille  
Au lendemain.

L'empire!  
Depuis bientôt vingt ans,  
Il le menait comme un navire  
Dont les grands mâts ornés de pavillons  
battants  
Étaient sa volonté que blasonnait son verbe;  
Toute sa force avait gréé l'œuvre superbe;  
Les focs ardents, la proue en or, les  
haubans clairs

Et les voiles, d'espace inassouvies,  
Étaient sa vie,  
Quand ils envahissaient de leur splendeur la  
mer.



Un orageux public, ici, là-bas, partout,  
Cramponné aux piliers, sur les balcons  
debout,  
Massait au long des murs ses grappes  
colossales,  
Lorsque le maître, à pas fermes et lents,  
s'en vint

Le lendemain,  
Prendre sa place en la grand'salle.

Et sitôt qu'il monta les marches, une à une,  
De la large, luisante et massive tribune,  
Le silence s'imposa tel  
Que l'on n'entendit plus que les branches  
d'un hêtre,  
Au va-et-vient du vent accidentel,  
Griffer, là-haut, les carreaux mats d'une  
fenêtre.

Alors,  
Sans un geste trop vif, ni sans un cri trop  
fort,  
Avec de la souplesse à sa vigueur mêlée,  
Sa parole monta vers l'assemblée.

Il fut avec dextérité, sincère et faux.

Il s'imposait habilement, mais sans  
emphase;  
Comme un plumage souple et chatoyant  
d'oiseau,  
Il disposait en nets et réguliers faisceaux  
Les arguments ailés dont il armait ses  
phrases;  
Soudain, avec tranquillité, il dévoila  
Le ciel profond que jour à jour il étoila  
Pour que, pareille à quelque immense  
Walkyrie,  
On y pût voir marcher et régner la Patrie.  
Puis son verbe se fit sournois et entêté  
Et sans effort et sans violente brisure,  
Telle une eau patiente à travers les fissures,  
Il atteignait et submergeait les volontés.

Il vit que peu à peu se redressait sa cause,  
Et qu'un chemin montait vers son apothéose  
Rayonnante déjà quoique lointaine encor.

Il connaissait si bien le jeu des consciences,  
Qu'il confiait, sans se tromper, son enjeu  
d'or  
Au chiffre obscur qu'allait illuminer la  
chance.  
Les promesses étaient pour lui fleurs de  
jardin

Qu'il faut grouper, montrer et dérober  
soudain.

Il disait mépriser tous les vieux stratagèmes  
Mais les travestissait pour en user quand  
même.

Enfin quand il sentit sa force avec le sort,  
D'accord,  
Et que toute sa taille  
Domina les hasards épars dans les  
batailles,  
Soudainement, sans nul effort,  
Le mot vivant, cruel, rapide et nécessaire  
Qu'il réservait pour abattre ses adversaires  
Jaillit.

Il déchaîna leur rage et crispa leur dépit.

Il recérait en lui tant de flammes retorses;  
Il opposait l'une à l'autre leurs propres  
forces;  
Il divisait, tordait, brûlait et condamnait,  
Discours graves et creux, phrases  
hyperboliques;  
Le mot vous écrasait en se faisant réplique,  
Il s'accroissait d'un sens que nul ne  
soupçonnait,  
De gradin en gradin, il gagnait les tribunes;  
Un bref moment d'histoire épousait sa

fortune;  
Et celui-là qui le premier l'avait lancé,  
Sachant sous quel tonnerre il ploierait  
l'auditoire,  
Regardait maintenant se fixer sa victoire,  
Les bras croisés.

Il excusa, négligemment, le doux rêveur  
Dont le discours de jeune et funeste ferveur  
Avait, sans le vouloir, amoncelé les rages  
En brusque orage,  
Puis tout à coup sa force en terreur se  
changea:  
Son verbe, avec une ardeur froide,  
saccagea  
Le camp déjà foulé de ses vieux  
adversaires  
Pour le piller encor et quand même en  
extraire  
Le nombre d'ennemis qu'il jugeait  
nécessaire  
À son œuvre follement haut, mais ordonné.  
Son geste les marquait comme des  
condamnés  
A l'attaquer toujours sans le pouvoir abattre,  
A le servir par leur folie à le combattre,  
A n'être rien qu'un troupeau morne et  
ténébreux

Qui craint le fouet et les lanières;  
Et son orgueil monumental croulait sur eux  
Lentement, pesamment,  
Et bloc à bloc, et pierre à pierre,  
Sans qu'un seul cri de violence  
Ne répondît encor à cet acharnement  
Dans le silence.

Son triomphe sonna bientôt par la cité  
Et retentit de là jusqu'aux confins du monde.  
D'un coup, tous les espoirs ressurgirent,  
entés  
Sur les rameaux touffus de sa force  
profonde;  
Les négoce multipliés et haletants  
Reprirent sur la mer leur essor vers  
l'espace,  
Et l'or torrentiel rapide et insolent  
Rebondit jusqu'au ciel sur ses tremplins  
d'audace,  
Et lui, le maître, ordonnateur puissant et clair  
De la tempête où son poing seul tenait  
l'éclair  
Pour frapper, épargner, menacer ou  
contraindre,  
Se remit promptement à sourire et à feindre,  
A défendre sa joie et la céler en lui.  
Il la voulait garer du tumulte et du bruit

Et que rien n'en ternît la splendeur solitaire.  
Mais quand il fut rentré dans sa vieille  
maison  
Et que montaient vers lui du fond des  
horizons  
Toujours, encor, les voix larges et tributaires,  
Il se fit fête à soi-même, tranquillement,  
Laisant sa conscience et sa raison lui dire  
    Qu'il était bien, en ce moment,  
            Logiquement,  
            Lui seul, l'empire.

---

## LES ATTIRANCES

### I

C'est bien là-bas, au bord des landes,  
Que le kiosque étrange et suranné  
Où leur amour est né  
Demeure et leur survit, abandonné;  
C'est bien là-bas, au bord des landes,  
Où les bateaux monumentaux  
Mirent dans l'or et dans la boue  
Leur proue,  
C'est bien là-bas, au bord des landes  
Et des fleuves trouant le cœur de la  
Hollande.

Il s'en alla, par un soir d'août,  
Quand la clarté se respirait  
Et se buvait dans le vent fou;  
Il s'en alla, Dieu savait où;  
Mais quand il reviendrait,

Après combien de jours, après combien  
d'années

De lutte rouge avec sa destinée,  
Très fièrement, il lui rapporterait,  
En son âme plus claire et plus  
profonde,

En ses deux yeux plus éblouis,  
En ses deux bras lassés d'espace et d'infini,  
Le monde.

Il vit des mers, et puis des mers, toujours,  
encor,

Et des golfes couvrant, avec faste, leurs  
bords,

De grands bois sourds se prolongeant de  
lieue en lieue;

Leurs branchages se cramponnaient au ciel  
brûlant;

Il regardait, parmi les troncs, des singes  
blancs

Bondir et s'éloigner, sous des lianes bleues:

Là-bas, s'illuminaient les pays du corail;

De longs oiseaux de pourpre et d'or, aux  
becs d'émail.

S'éparpillaient—miroirs et fleurs—dans l'air  
de nacre.

Aux mirages les monts versaient leurs  
simulacres.

Il marchait sur la grève, et doucement  
songeait,  
Et dans la brise claire, où tout son corps  
plongeait,  
Il lui semblait sentir des caresses connues:  
Deux mains fluides glissaient contre ses  
tempes nues,  
Si bien que son esprit ardent et exalté  
Jurait que ces deux mains de joie et de  
bonté  
Venaient vers lui en traversant l'immensité.

Elle, là-bas, au bord des landes familières,  
Dans son logis vibrant de fleurs, ailé de  
lieries,  
Se souvenait et ne vivait que pour l'absent.  
Armoire où s'enfermaient les missives  
aimées,  
Larges fauteuils, divans moelleux, coussins  
pesants,  
Où l'empreinte restait de leurs têtes  
pâmées,  
Cristal du miroir glauque, où leurs deux  
regards clairs  
S'étaient brûlés, jadis, en un unique éclair,  
Vos liens silencieux mais forts tenaient sa

vie

A vos doux souvenirs doucement asservie.

Parfois, les soirs, quand les clartés des horizons  
Frôlaient à peine, au loin, les portes des maisons,  
Avec une ferveur lente, ses mains fidèles  
Parcouraient ses beaux seins et sa bouche  
et ses yeux  
Comme pour recueillir, entre ses doigts pieux,  
Ce qui restait de lui et de son feu, sur elle.  
Alors c'était si bellement fête en son cœur,  
Que rien, ni le ciel noir voilant, là-haut, ses astres,  
Ni l'orage épanchant les maux et les désastres,  
Rien n'aurait pu troubler l'hallucinant bonheur  
Que lui versaient longtemps, en cette heure de fièvre,  
Ses doigts soudain rejoints et baisés par  
ses lèvres.

O ces deux cœurs tendus à travers l'Océan!

Au bord des torrents fous, au pied des rocs  
géants,  
Où qu'il allât—vallons, steppes, plaines,  
rivages,  
Chemins perdus, marais fangeux, brousses  
sauvages—  
Il la sentait vivre et comme penser en lui.  
Elle était là, quand il marchait sous l'or des  
nuits  
Vers quelque but lointain, par les chemins  
funestes  
Où les dangers guettaient, prêts à bondir,  
son geste.

## II

Or, vers le soir, un jour,  
Comme il s'en revenait, par un pays de  
fleuves  
Et de champs réguliers fleuris de maisons  
neuves,  
Derrière un aqueduc barrant une lueur,  
La ville rouge, éclatante et soudaine  
Comme un jardin de pierre et d'or, du fond  
des plaines,

Sollicita son rêve et tout à coup son cœur.

Un bruit grondant et sourd  
Continûment, toujours,  
Sous le dais lourd de ses fumées  
Envenimées,  
S'élevait d'elle et se mêlait là-bas  
Au bruit des flots ardents ou las  
De la mer proche.

Brusques, ainsi que des  
encoches,

Des sifflets durs entaillaient l'air,  
parfois,

Et du côté des docks de pétrole et de bois  
Il entendait sortir, comme d'une poitrine,  
L'appel rauque et brumeux des sirènes  
marines.

Et devant lui, les ténèbres semblaient  
marcher,

Et s'éloigner, avec des flammes  
suspendues;

Des tours cognaient leur front contre le front  
des nues;

Des toits de verre étincelaient sur des  
marchés;

Des éventails de feu s'ouvraient, du haut  
des phares,

Et leurs rayons partaient, au large, sur la

mer,  
Toucher la proue en or des grands bateaux  
barbares  
Qui s'en venaient vers eux du bout de  
l'univers.

O la cité énorme, angoissante et tragique,  
Comme elle entra fiévreuse et frémissante  
en lui!  
Ardeurs fermes, espoirs nouveaux, forces  
logiques,  
Fluides de volonté nourrissant chaque  
esprit,  
Travail escaladant, en ses doctes voyages,  
De maison en maison, les plus hauts des  
étages,  
Vous exaltiez son cœur et gagniez son  
cerveau  
Tout son être grondait d'un orage nouveau.  
Il se sentait plus clair, plus fort, plus grand,  
plus vaste.  
Les miroirs de son âme absorbaient les  
contrastes.  
Il se multipliait dans les foules, là-bas:  
Leurs gestes, leurs rumeurs, leurs voix, leurs  
cris, leurs pas,  
Semblaient, quand ils montaient, le traverser  
lui-même;

Et les trains merveilleux, sur leurs routes de fer,  
Avec leurs bonds empanachés de vapeurs blêmes,  
Roulaient, et trépidaient, et sonnaient en ses nerfs,  
Si fort que son cœur jeune, ardent, souple et docile,  
Vibra, jusqu'au tréfond, du rythme de la ville.  
Rythme nouveau, rythme enfiévré et haletant,  
Rythme dominateur qui gagnait l'âme entière  
Et entraînant en sa fureur les pas du temps!

Ah! combien celle, hélas! dont la douce prière  
Traversait terre et mer, les mains jointes, là-bas,  
Sentit, en ces jours noirs, peser son cœur plus las  
Et les fluides cesser et se vider l'espace!

Les meubles chers voilaient les jeux de leurs surfaces,  
Les divans clairs qu'elle évoquait—tels des témoins—  
Changeaient leurs plis soyeux et boudaient

dans leurs coins,  
Et, vers le soir, dans l'ombre et l'horreur  
vespérales,  
Les vents n'étaient plus rien que des pleurs  
et des râles.

### III

Et tandis qu'elle allait ainsi, traînant son  
cœur  
De tristesse en angoisse, et d'angoisse en  
douleur,  
lui, l'exalté soudain de la vie élargie,  
Comme en des bains de feu trempait son  
énergie;  
Souple roseau par un vent d'Est violenté,  
La fortune ondoyait selon sa volonté;  
L'or formidable et fou illuminait sa tête  
Des rayonnants éclairs d'une rouge  
tempête;  
les rages des conflits, les abois des périls,  
Dès qu'il parlait, rentraient mâtés dans leur  
chenil;  
Il était maître et roi d'une force autonome;  
Il l'imposait lucide et fascinante aux

hommes;  
Et telle était sa foi dans son pouvoir certain,  
Qu'il se croyait le geste et la main du destin.

Ses chercheurs d'or, d'argent, d'étain, de  
plomb, de cuivre,  
En des îles de gel, en des pays de givre,  
Partout, où leur pic dur dans le roc  
s'enfonçait,  
Sans le savoir, de terre en terre, obéissaient  
A son infatigable et tenace pensée.  
Ils se mouvaient en son âme dramatisée.  
Ses lourds vaisseaux craquant au poids des  
cargaisons,  
Et, blasonnant de leur splendeur les  
horizons,  
Tanguaient bien plus en lui que sur les  
vagues folles.  
Parfois, il prononçait de soudaines paroles  
Et ses yeux regardaient ce qu'ils fixaient,  
sans voir;  
Mais quand il travaillait, sous la lampe, le  
soir,  
Ivre de ses calculs, fiévreux de ses  
conquêtes,  
Et que le monde entier lui battait dans la tête  
Avec ses docks, avec ses ports, avec ses  
mers,

C'était le rythme immense et clair de  
l'univers  
Qu'il sentait s'exalter, jusqu'au fond de ses  
moelles;  
O les pôles, les équateurs et les étoiles,  
Comme ils gelaient, brûlaient et s'éclairaient  
en lui  
Et comme, en son cerveau, chantait leur  
infini!

#### IV

Heures de paix, temps de naguère,  
Charmes de celle, hélas! qui l'attendait  
toujours

Avec son âme et son amour,  
A l'autre bout des mers et de la terre,  
Il négligea, brutalement, vos doux appels.  
Son cœur grandi avait changé à un point tel  
Qu'il ne s'angoissait plus que des forces  
profondes  
Qui font d'un cœur humain le cœur même du  
monde  
Et lui donnent pour large et formidable loi  
On ne sait quel allègre et merveilleux effroi.

Heures de paix, temps de naguère, ardeur,  
oubli,  
Image d'or dont l'or jour à jour a pâli;  
    Oh! qu'elle fut tragique et sanglotante  
        Cette heure et cette nuit d'hiver,  
            Quand le cristal du miroir clair,  
Où leurs regards s'étaient brûlés dans un  
éclair,  
Se brisa, tout à coup, dans les doigts de  
l'amante!

Son cœur ne lui fut plus qu'un douloureux  
tombeau;  
Seul y brillait le souvenir comme un  
flambeau.  
Avec de grandes fleurs avant le soir fanées  
Elle usait la longueur de ses tristes journées.  
Ceux qui s'en revenaient des Océans  
lointains,  
Se taisaient devant elle en sachant son  
destin.  
Plus rien ne lui était secours ni viatique.  
Aucune onde n'exaltait plus l'air magnétique  
Quand son corps redressé se tournait vers  
la mer.  
Ses yeux devinrent beaux d'avoir longtemps  
souffert  
Et son âme, dont se taisait la violence,

Se mit à refléurir dans l'ombre et le silence,  
Si fort,  
Qu'elle accueillit la mort,  
Très doucement,  
Sans plainte vaine, un soir d'hiver, par un  
sourire,  
Et que le dernier mot qui fut pour son amant  
Fut simplement le mot qui pardonne et  
admire.

Et maintenant  
C'est bien au bord des landes  
Que le kiosque étrange et suranné  
Où leur amour est né  
Demeure et leur survit abandonné;  
C'est bien, au bord des landes  
Où les bateaux monumentaux  
Mirent dans l'or et dans la boue  
Leur proue,  
C'est bien là-bas, au bord des landes  
Et des fleuves trouant le cœur de la  
Hollande.

---

## LA CITÉ

L'or serait tout, s'il était maître des idées,

Mais lentement, mais jour à jour,  
Avec terreur, avec amour,  
La ville  
Les a, grande de fièvre ou de force  
tranquille,  
Elucidées.

Ce fut d'abord  
Le sort  
De ses rêveurs et de ses sages  
D'en prévoir les contours  
Puis d'en fixer la ligne et d'en dorer  
l'image  
Quand la foule à son tour  
S'en empara  
Pour les tenir, devant elle, dressées,  
Elle y glissa son sang bien plus que sa

pensée,

Mais son ardeur les robura  
De joie immense et angoissée.

O le travail des ans! O le travail des  
heures!

Ce qui ne fut d'abord que songe et que  
rumeur

Dans telle âme profonde  
Devint bientôt le bruit et la clameur  
Du monde.

Alors

Ceux qu'écrasait le sort  
Ou que ployait la mine ou que courbait la  
terre,  
Sentant peser sur eux les destins  
millénaires,

Redressèrent le dos  
Sous leur fardeau;

Tels mots qui tout à coup rayonnent et  
délivrent

Se levèrent du fond des livres:  
Selon qu'ils effleuraient tels cœurs ou tels  
cerveaux,  
Ils acquéraient un sens plus large et plus  
nouveau;

Qui les criait, le soir, sur les places  
publiques,  
En aggravait soudain la puissance tragique;  
Leurs syllabes semblaient être faites  
d'airain  
Pour réveiller et pour armer l'espoir humain  
Et propager, parmi la peur et l'épouvante,  
Le bondissant tocsin des vérités vivantes.

Un jour, en des jardins qu'avaient ornés les  
rois,  
Avec des mains en sang fut bientôt  
vendangée  
La vigne formidable où mûrissent les droits.  
En vain les vieux décrets et les antiques lois  
(Repoussaient vers la nuit la justice  
insurgée,  
La révolte eut raison des coupables  
pouvoirs:  
Dans un air saturé de poussière et de  
poudre,  
Devant les seuils tout à coup clairs des  
palais noirs,  
Elle agitait, dardait et projetait sa foudre  
Et, n'eût été son trop sauvage et fol élan  
Qui soulevait ses bonds sans diriger leur  
force,  
Elle eût tué d'un coup le vieux monde

branlant

Gomme un arbre qu'on brûle à travers son écorce.

Depuis lors, la révolte habite et vit en nous;  
Et nous chauffe le cœur avec sa sourde  
flamme;

Ceux mêmes qui la maudissent l'ont dans  
leur âme

Et se sentent jetés par son grand geste fou  
Hors de leur sûr repos et de leurs vieux  
usages.

Et voici que s'élève afin de l'attester

Comme une heureuse et vivace nécessité

Jusqu'au cri des savants qui dissèquent les  
âges,

Si bien qu'elle apparaît dans le vieil  
Occident

La flamme qu'on redoute ou le feu qu'on  
attend

Et qui retrempe au torrent d'or des  
incendies

La boiteuse équité mourante et refroidie.

Rente et travail, lutte et pouvoir, haine et  
amour;

Détresse, orgueil; assauts, reculs; chutes,

victoires;  
Comme vibre notre heure et frissonnent nos  
jours  
De vos rythmes contradictoires!

La ville vous écoute et vit de vos ardeurs  
Des blocs de ses pavés aux frontons de ses  
faïtes,  
Elle sonne et tressaille, et ses deuils et ses  
fêtes  
Et ses drapeaux flottants sont pleins de vos  
fureurs.  
Elle est si vieille, elle a tant vu souffrir la vie  
En sa rage foulée et sa force asservie  
Qu'elle distingue et suit tout geste même  
obscur

Vers le futur,  
Et qu'elle veut à travers tout, fût-ce contre  
elle,  
Fût-ce contre ses Dieux, sa gloire et son  
passé,  
D'âge en âge, tragiquement, s'électrifier  
D'une âme dangereuse, éclatante et  
nouvelle.

---

## LE PEUPLE

Tonnante,  
La fête s'annonçait, dès le matin, là-bas.

Comme en un brusque branle-bas,  
Mille mains rapides et frissonnantes  
Ornaient encor  
D'argent et d'or  
Le moyen d'une roue ou le timon d'un char.

Près des remparts  
Où se massaient dans les allées  
Les hauts soldats aux tuniques bariolées,  
Les chevaux hennissaient du côté de la mer.

Sous un hangar de verre et fer,  
S'illuminaient et les pennons et les  
bannières,  
Et le soleil, entrant par les vitraux,

Faisait comme des bonds de lumière,  
Sur les drapeaux.

Et plus loin, du côté des bassins et du port,  
Tous les navires  
Hissaient leurs pavillons et pavoisaient leur  
bord,

Et, doucement,  
Leurs cordages vibraient au vent  
Comme des lyres.

Et puis là-bas, plus loin encor,  
De quartier en paroisse, et de rue en  
impasse,  
Les murs allègrement portaient des  
dédicaces.

On travaillait au ras du sol et sur les toits,  
Dans un enmêlement de gestes et de voix,  
Avec la bière ardente et claire  
Comme auxiliaire,

On travaillait partout—entrain, hâte, gaieté—  
Si bien qu'à ses confins la grouillante cité  
Semblait brûler déjà et de fièvre et  
d'audace,  
Avant que l'ample joie incendiât les places.

Or, à cette heure, en sa maison,  
Celui pour qui battaient à l'unisson  
Tant de cœurs doux, naïfs et rudes,  
Etudiait comme un secret,  
Quelle parole, il jetterait  
A la rouge et chantante et folle multitude.  
Il lui fut autrefois appui, guide, conseil;  
Il inventait les mots pour les mornes  
détresses.  
Mais quel geste trouver pour bercer les  
ivresses  
Et les tressaillements d'un triomphal réveil?

Comme à l'éparpillée,  
Les cent cloches mêlant leurs voix  
multipliées,  
À la fête tonnante au loin, sur les remparts,  
S'interpellaient et babillaient de toutes parts,

Dans l'air de flamme;  
Quand tout à coup, de large en long,  
Balla le lourd et violent bourdon,  
De Notre-Dame.

Dès ce moment,  
Sinueuses comme un embrasement,

Du coin des carrefours et du fond des  
ruelles,

Vers leur tribun déconcerté,  
Se mirent à s'orienter  
Les foules éternelles.

Du centre d'un marché,  
Où de grands arcs empanachés  
Dardaient à leur fronton un millier  
d'oriflammes,

Partit un chœur de femmes,  
Au col puissant, aux larges seins,  
Et dont les mains  
Soulevaient leurs enfants, très haut, droit  
devant elles,

Afin d'unir

Les gestes clairs de l'avenir  
A la fête torrentielle.  
Et les bourgerons bleus et les tabliers noirs  
Envahissaient les longs trottoirs,  
Et les grilles des gymnases et des lycées  
Cédaient gaiement sous la  
poussée

Jeune et franche des écoliers.  
Ceux des docks, des arsenaux, des ateliers  
Précipitaient leur multitude ardente et drue

De rue en rue.

Et tout cela montait, montait,  
Du fond des carrefours, au long des  
avenues:  
On aurait cru parfois que les murs éclataient  
Sous cette marche énorme et  
continue;  
Et les portes, les fenêtres et les balcons,  
Peuplés de bras tendus, bruyants de cris  
tenaces,  
Suivaient le mouvement trépidant et profond  
Qui emportait, vague à vague, toute la  
masse  
Tasser ses blocs humains au cœur de la  
grande place.

Celui qui triomphait  
Attendait là, sur les terrasses,  
L'esprit flottant toujours de projet en projet.

Aussi longtemps qu'il fut vraiment le maître,  
La ville et sa détresse avaient grandi son  
être,

Mais aujourd'hui,  
Tant d'appels inconnus se projetaient vers

lui,

Qu'ils chaviraient son âme.

Sous les midis d'été criblés d'or et de  
flamme

    Tout le peuple debout,  
Avec des cris jaillis, avec des gestes fous,  
Lui submergeait le cœur de ses vagues de  
joie;  
La fête le domptait; il devenait sa proie;  
Il la voyait grossir encor, grossir toujours  
Et comme soulever les maisons et les tours,  
Pour entraîner soudain en ses transports  
fébriles  
Jusqu'à l'entêtement des choses immobiles;  
Et tout au loin il regardait la vaste mer  
Pousser vers lui l'élan compact de sa marée  
Et se joindre, elle aussi, aux foules enivrées  
Avec sa houle et son vent large et ses flots  
verts.

L'orgueil était trop faible et trop pauvre en  
son torse,  
Pour qu'il fît siens d'un coup ces grands  
rythmes de force,  
Si bien que, ne songeant qu'aux maux qu'il  
affronta,

Comme jadis, aux temps mauvais, il sanglota.

Un brusque arrêt se fit dans le vol des pensées;  
L'allégresse sentit sa fureur menacée;  
En un instant, céda le lien aux longs fils d'or  
Qui maintenait la ville et son tribun d'accord.  
Les merveilleux remous de folie et de flamme  
Effleurèrent son corps sans pénétrer son âme;  
Ils l'atteignaient pour le brûler de leur ardeur,  
Et ne trouvaient que cendre au foyer de son cœur;  
Sa force à lui ne s'était point élucidée;  
Il n'était l'homme, hélas! que d'une seule idée.

Et la fête reprit plus rouge et rebondit  
D'un plus géant essor encor, par-dessus lui.

---

## LA PRIÈRE

Que bondisse soudain mon âme aventurière  
Vers l'avenir,  
Et tout à coup je sens encor,  
Comme au temps de l'enfance, au'fond de  
moi, frémir  
L'aile qui dort  
Des anciennes prières.

D'autres phrases et d'autres mots sont  
murmurés,  
Mais le vieux rythme avec ses cris est  
demeuré,  
Après combien de jours, le même;  
Les temps l'ont imprimé aux sursauts de  
mon cœur,  
Dès que je suis allègre et violent d'ardeur,  
Et que je sens combien je m'aime.

O l'antique foyer dont survit l'étincelle!  
O prière debout! O prière nouvelle!

Futur, vous m'exaltez comme autrefois mon  
Dieu,  
Vous aussi dominez l'heure et l'âge où nous  
sommes,  
Mais vous, du moins, un jour, vous  
deviendrez les hommes  
Et serez leur esprit, leur front, leur bras, leurs  
yeux.

Dussiez-vous être moins que ne le veut mon  
rêve,  
    Que m'importe, si chaque fois  
    Que mon ardeur vous entrevoit  
    Elle s'attise et se relève.

Dès aujourd'hui mon cœur se sent d'accord  
    Avec vos cris et vos transports,  
    Hommes d'alors  
Quand vous serez vraiment les maîtres de la  
terre.  
    Et c'est du fond du présent dur  
    Que je dédie à votre orgueil futur  
Mon téméraire amour et son feu solitaire.

Je ne suis point de ceux  
Dont le passé doux et pieux

Tranquillise l'âme modeste;  
La lutte et ses périls font se tendre mon  
corps,  
Vers le toujours vivace et renaissant effort,  
Et je ne puis songer à limiter mes gestes  
Aux seuls gestes qu'ont faits les morts.

J'aime la violente et terrible atmosphère  
Où tout esprit se meut, en notre temps, sur  
terre,  
Et les essais, et les combats, et les labeurs  
D'autant plus téméraires,  
Qu'ils n'ont pour feux qui les  
éclairent  
Que des lueurs.

Dites, trouver sa joie à se grandir soi-  
même,  
En ces heures ou de ferveur ou d'anathème  
Lorsque l'âme angoissée est plus haute  
qu'aux jours  
D'uniforme croyance et de paisible amour;  
Dites, aimer l'élan, qui refoule les doutes,  
Dites, avoir la peur de s'attarder en route,  
Et de n'être vaillant assez pour faire accueil  
Au jeune, alerte et dangereux orgueil.

Dites, vouer à tous son verbe autoritaire,  
Qu'admiraera peut-être et chantera la terre  
Quand elle en comprendra la fervente  
âpreté;  
Donner un sens divin aux passions  
humaines  
Pour que leurs nœuds formidables fassent  
les chaînes  
    Qui relie l'avenir, avec témérité,  
    Au présent déjà surmonté.

Dites, ne reculer que pour bondir plus fort,  
Au rebours de l'habitude qui est la mort;  
Savoir que d'autres mains imposeront la  
gloire  
Au front encor voilé des finales victoires,  
Que le geste qu'on fait n'est point pour notre  
temps,  
Mais le faire quand même avec un cœur  
battant;  
Aimer toute œuvre où s'ébauchent les  
destinées  
Et pour les jours où reviendraient l'ombre et  
l'effroi,  
Nourrir toujours, armer toujours, au fond de  
soi,  
    Une confiance acharnée.

Et guetter l'heure où les soirs d'or,  
Réveillent, doucement, la belle aile qui dort  
Des prières profondes  
Pour imprimer l'élan à la nouvelle foi,  
Qui fait du monde l'homme et de l'homme le  
monde,  
Et lentement s'impose et se condense en  
loi.

## **LE NAVIRE**

*Nous avançons, tranquillement, sous les  
étoiles;  
La lune oblique errait autour du vaisseau  
clair,  
Et l'étagement blanc des vergues et des  
voiles  
Projetait sa grande ombre au large sur la  
mer.*

*La froide pureté de la nuit embrasée*

*Scintillait dans l'espace et frissonnait sur  
l'eau;  
On voyait circuler la grande Ourse et  
Persée  
Comme en des cirques d'ombre éclatante,  
là-haut.*

*Dans le mât d'artimon et le mât de  
misaine,  
De l'arrière à l'avant où se dardaient les  
feux,  
Des ordres, nets et continus comme des  
chaînes,  
Se transmettaient soudain et se nouaient  
entre eux.*

*Chaque geste servait à quelque autre plus  
large  
Et lui vouait l'instant de son utile ardeur,  
Et la vague portant la carène et sa charge  
Leur donnait pour support sa lucide  
splendeur.*

*La belle immensité exaltait la gabarre,  
Dont l'étrave marquait les flots d'un long  
chemin,  
L'homme, qui maintenait à contre-vent la*

barre,  
Sentait vibrer tout le navire entre ses  
mains.

*Il tanguait sur l'effroi, la mort et les abîmes,  
D'accord avec chaque astre et chaque  
volonté,  
Et, maîtrisant ainsi les forces unanimes,  
Semblait dompter et s asservir l'éternité.*

---

## TABLE

[LE PARADIS](#)

[HERCULE](#)

[PERSÉE](#)

[SAINT JEAN](#)

[LES BARBARES](#)

[LA CROISADE](#)

[MARTIN LUTHER](#)

[MICHEL-ANGE](#)

[L'OR](#)

[LE MAÎTRE](#)

[LES ATTIRANCES](#)

[LA CITÉ](#)

[LE PEUPLE](#)

[LA PRIÈRE](#)

[LE NAVIRE](#)

End of Project Gutenberg's Les Rythmes souverains, by  
Émile Verhaeren

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LES RYTHMES  
SOVERAINS \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 35498-h.htm or 35498-h.zip  
\*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be  
found in:

<http://www.gutenberg.org/3/5/4/9/35498/>

Produced by Marc D'Hooghe at <http://www.freeliterature.org>

Updated editions will replace the previous one--the old  
editions  
will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means  
that no  
one owns a United States copyright in these works, so the  
Foundation  
(and you!) can copy and distribute it in the United States  
without  
permission and without paying copyright royalties. Special  
rules,  
set forth in the General Terms of Use part of this  
license, apply to  
copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic  
works to  
protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark.  
Project  
Gutenberg is a registered trademark, and may not be used  
if you  
charge for the eBooks, unless you receive specific

permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE  
PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at <http://gutenberg.org/license>).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project

Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation

("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing,

distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at [www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org)

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without

paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site ([www.gutenberg.org](http://www.gutenberg.org)), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you

derive from  
the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the  
method  
you already use to calculate your applicable taxes. The  
fee is  
owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark,  
but he  
has agreed to donate royalties under this paragraph to the  
Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty  
payments  
must be paid within 60 days following each date on which  
you  
prepare (or are legally required to prepare) your periodic  
tax  
returns. Royalty payments should be clearly marked as such  
and  
sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation  
at the  
address specified in Section 4, "Information about  
donations to  
the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user  
who notifies  
you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt  
that s/he  
does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-  
tm  
License. You must require such a user to return or  
destroy all copies of the works possessed in a physical  
medium  
and discontinue all use of and all access to other copies  
of  
Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full  
refund of any  
money paid for a work or a replacement copy, if a defect  
in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that

provided you with the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation,

anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

## Section 2 . Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, are critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at <http://www.pgla.org>.

### Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at <http://pglaf.org/fundraising>. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email [business@pglaf.org](mailto:business@pglaf.org). Email contact links and up to date

contact  
information can be found at the Foundation's web site and  
official  
page at <http://pglaf.org>

For additional contact information:  
Dr. Gregory B. Newby  
Chief Executive and Director  
[gbnewby@pglaf.org](mailto:gbnewby@pglaf.org)

#### Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive  
without wide  
spread public support and donations to carry out its  
mission of  
increasing the number of public domain and licensed works  
that can be  
freely distributed in machine readable form accessible by  
the widest  
array of equipment including outdated equipment. Many  
small donations  
(\$1 to \$5,000) are particularly important to maintaining  
tax exempt  
status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws  
regulating  
charities and charitable donations in all 50 states of the  
United  
States. Compliance requirements are not uniform and it  
takes a  
considerable effort, much paperwork and many fees to meet  
and keep up  
with these requirements. We do not solicit donations in  
locations

where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit <http://pglaf.org>

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: <http://pglaf.org/donate>

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed

Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

<http://www.gutenberg.org>

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.